

Thierry Tuborg
La Dune aux Chats
Nouvelle Edition



Les Editions Relatives

www.thierrytuborg.fr

Le roman *La Dune aux Chats* a été écrit en 1994-1995, bien avant la création des éditions Le Cercle Séborrhéique, qui le publièrent en avril 2004 dans une édition confidentielle, rapidement épuisée. Il n'a jamais été réédité depuis, malgré quelques projets de différentes maisons qui n'ont jamais abouti. Voici donc l'édition numérique et gratuite de ce roman « de jeunesse » de Thierry Tuborg, rédigé à l'âge de 33 ans, avant qu'il ne se tourne vers le roman noir. À la différence de la première version, dans laquelle les faits étaient localisés à Bordeaux et sur la côte atlantique, l'action de cette nouvelle version se déroule à Montpellier et sur la côte méditerranéenne, de nos jours.

© Éditions Le Cercle Séborrhéique (avril 2004), pour la première édition

© Les Éditions Relatives (mars 2015), pour la présente édition

— Dites, comment ça marche le ronron des chats qu'on entend des fois ?

La gamine gardait ses mains sur les hanches et me fixait en coin. Elle attendait ma réponse. J'étais accroupi devant elle, occupé à desserrer le collier antipuces d'un jeune chat qui lui creusait un sillon disgracieux dans son pelage. Je me concentrai un moment sur la question et pour tout dire, je n'en menais pas bien large.

— On ne t'apprend pas ça, à l'école ? marmonnai-je.

— On ne parle pas des chats, à l'école.

Je réfléchis encore un peu.

— C'est comme les frigos, risquai-je au bout d'un moment sans quitter mon petit protégé des yeux. C'est réglé sur la température. Tu caresses un chat, au bout d'un moment ça lui donne chaud, alors ça se met en route, comme dans les frigos.

Elle nous considéra pendant une bonne minute, moi et ma pitoyable réponse, puis soupira, comme les enfants apprennent de leurs parents à soupirer, d'exaspération.

— Vous êtes fou de la tête, vous ! Moi mon chat des fois il dort sur son coussin devant la cheminée il a chaud c'est sûr et il ronronne pas pourtant !

Je n'aimais pas les samedis. Les gens venaient visiter La Dune aux Chats, comme s'il s'agissait d'un parc zoologique à vocation spectaculaire, et nous en étions toujours très perturbés, mes pensionnaires et moi.

Le reste du temps, il n'y avait pas l'ombre d'un être humain deux kilomètres à la ronde. J'avais basé le refuge dans une pinède sauvage à une centaine de mètres de la plage, à cheval sur les départements de l'Hérault et du Gard. Les chats qui y séjournaient venaient pour la plupart de Montpellier, on me les confiait, ou bien je les croisais sur ma route, malades, blessés ou affamés, trahis.

J'étais un des leurs, convaincu d'avoir vécu plusieurs incarnations antérieures dans la peau d'un félin. Je me rendis compte très jeune de mon lien avec eux. Je m'étais heurté à tant de difficultés d'adaptation à la communauté humaine, étais si insensible à ses valeurs, à ses symboles, incapable d'assimiler les conventions sociales, comme les règles d'un jeu de cartes truqué

auquel je n'avais jamais éprouvé la moindre tentation de m'adonner. Depuis toujours, je ne parvenais à me sentir dans mon élément qu'à force d'isolement. Les caractéristiques solitude et indépendance du chat.

Avant même d'avoir compris que l'être humain était depuis la nuit des temps victime d'une poignée de tricheurs, manipulateurs de père en fils, bien décidés à dominer leurs semblables avec une désarmante habileté, je vivais une attirance instinctive pour les chats, les pumas, les tigres, les guépards, les léopards, les panthères, voire les lynx. Leurs posters décoraient les murs de ma chambre d'enfant et je les contemplais inlassablement, allongé sur mon lit, sans saisir l'origine de ma fascination, du bien-être qu'ils me procuraient, sans être encore à cette époque conscient qu'ils étaient les miens, qu'ils seraient ma meilleure motivation à tenir vertical.

À trente ans je tombai sur une citation de William Burroughs : « L'humanité survit grâce à cette faculté de réprimer sa nature humaine. Regardez la réalité en face : l'humanité survit par la barbarie. » Burroughs était également l'auteur de quelques bavardages séniles sur les chats, mais cette façon de considérer l'espèce humaine avait davantage forcé mon intérêt à son égard que notre amour commun pour les félins. À trente ans, je vivais encore dans Montpellier et détestais la plupart des hommes, cette espèce raciste et menteuse, se nourrissant essentiellement d'argent, et dont

la fameuse intelligence vouait une bonne partie de ses membres à la détresse et aux armes. L'homme était un loup pour l'homme, pour le loup, et pour à peu près tout ce qui avait le malheur de naître, pousser, vivre sur sa planète, voire celles alentour.

Il m'arrivait fréquemment de m'endormir en songeant à un chat, à sa compagnie, sa conversation, en place d'une femme belle comme tout, ou d'une ambitieuse carrière. Je ne rêvais déjà plus de chaleur humaine, mais de chaleur féline.

La connivence entre les chats et moi était fréquente et immédiate, au détour d'une rue, dans les parcs, les cimetières. Je n'avais qu'à marcher sur un trottoir et brusquement jeter un œil machinal sous une voiture en stationnement pour y trouver un matou en train de méditer à l'abri des regards des autres humains. Alors nous nous saluions, et mon interlocuteur m'indiquait tout de suite, d'un plissement plus ou moins prolongé des yeux, s'il était disposé à discuter plus longuement avec moi ou non.

À trente ans, une multitude de signes m'avaient conduit très naturellement, très instinctivement, à mon aventure personnelle, et je fondai mon refuge : La Dune aux Chats. Dans une société où juste conserver la tête hors de l'eau quelques minutes d'affilée tenait pour tant d'hommes du prodige, la commodité avec laquelle j'obtins agréments ainsi que subventions indispensables au projet me révéla une fois de plus que la démarche était conforme à ma destinée.

La Dune aux Chats : deux hectares de pins autour d'une vieille bâtisse forestière que j'avais aménagée et où ma trentaine de pensionnaires allaient et venaient paisiblement. Un petit chemin menait droit à la plage, par la dune qui avait donné son nom au refuge. Les plus anciens de mes compagnons m'y suivaient parfois et s'y allongeaient, face à la Mer Méditerranée ou face aux terres, selon l'orientation du vent et du soleil. L'été, les rares touristes qui s'étaient aventurés jusqu'à cet endroit de la plage nous observaient intrigués, mais renonçaient à s'approcher. J'acceptais leur présence car ceux-là se baignaient nus, ce qui les rendait à mes yeux plus proches de nous, les chats et moi.

Son collier antipuces desserré, le chaton m'adressa un regard reconnaissant avant de filer se faire les griffes sur l'écorce d'un pin en s'étirant. Je me redressai, posai un instant les yeux sur les quelques visiteurs de ce samedi, puis rejoignis la maison.

« Comment ça marche leur ronron, comment ça marche leur ronron ! Dix ans que La Dune aux Chats est ouverte, et je n'en ai pas la moindre idée... Il est vrai que les chats ne ronronnent pas à tout bout de champ lorsqu'ils sont en liberté. »

Dans l'ombre et la fraîcheur de la bibliothèque, je compulsai deux ou trois ouvrages et mis rapidement la main sur l'explication. J'assimilai la description de ce phénomène aérodynamique

complexe, en cherchai péniblement la traduction destinée à un enfant, et me précipitai dehors. Hélas la gamine et ses parents venaient de quitter le refuge.

— Vous êtes le responsable ? entendis-je dans mon dos.

L'appellation me contrariait, mais je me retournai et acquiesçai. Il s'agissait d'un jeune couple éclatant du bonheur éternel, main dans la main, j'y croyais presque.

— Ce serait pour une adoption, commença le jeune homme en m'exhibant sa parfaite dentition.

— Tous ne sont pas à adopter, grommelai-je.

Certains vivraient toute leur vie ici, d'autres devraient demeurer à La Dune aux Chats quelques temps encore, souffler un peu parmi leurs frères, avant de retourner dans la société des hommes. Je n'expliquais pas ces faits aux gens, je me contentais de les avertir que tous n'étaient pas à adopter.

La jeune fille m'indiqua alors le *petit matou qui l'avait charmée*. Il s'agissait d'Afnor, un européen gris de deux ans qui était en train de dormir en sphinx sur le sable, à l'ombre d'un pin. Je l'avais recueilli trois mois auparavant, transi sous un porche du centre historique de Montpellier, au cœur d'une nuit d'hiver, l'œil affolé de ceux qu'on a abandonnés et que le désarroi égare. Afnor était désormais en pleine forme, s'aventurait même quelquefois

jusqu'à la mer avec les anciens, s'intéressait à l'extérieur du refuge. C'était un des chats que l'on pouvait adopter, selon moi.

Il aimait les hommes puisqu'ils l'avaient fait souffrir.

— Vous vivez en appartement ? demandai-je méfiant.

— Nous occupons une maison de village, avant Montpellier, il y a un grand jardin, il sera bien ! m'assura la demoiselle avec conviction.

— Non parce qu'il a souffert, celui-là. On l'a trahi déjà une fois voyez-vous, alors je ne voudrais pas... Vous comprenez.

Le temps que j'expose au couple les modalités d'adoption, mes yeux se tournèrent une nouvelle fois sur Afnor pour constater qu'il s'était éveillé. Il pointait son regard sur elle, sur lui, sur moi, sur nous trois, et j'aurais juré qu'il nous avait non seulement entendus mais aussi compris. Il s'approcha au ralenti, contourna prudemment ses admirateurs en les dévisageant, la queue arrondie en point d'interrogation, puis vint se frotter contre mes mollets. Les départs me déprimaient toujours un peu, je m'attachais davantage aux chats qu'aux hommes, mais c'était une place qui se libérait pour un autre, plus misérable.

Ils disaient avoir prévu une petite caisse de transport, je les escortai avec mon petit pensionnaire entre les jambes jusqu'à leur petite voiture, une Twingo jaune vif qui semblait tout droit sorti de la piste d'autos tamponneuses d'une fête foraine. Quatre mains

fouurrèrent Afnor dans sa petite cage en plastique et il m'adressa un dernier regard incrédule à travers les aérations, un dernier miaulement interrogatif qui s'acheva dans les aigus. Je me contentai de le rassurer d'un long clignement des yeux auquel il répondit, ne m'attardai pas et tournai les talons, le regard baissé sur les épines et les pommes de pins qui jonchaient le sable de La Dune aux Chats.

Chaque matin, une des chattes qui, à tour de rôle, passaient la nuit sur mon lit, à l'étage du refuge, me réveillait doucement au son de sa prime toilette, de ses coups de langue râpeuse sur sa patte. Dans le silence de l'endroit désertique, ce bruit infime à quelques centimètres de mes oreilles suffisait à signaler à mon cerveau encore endormi que l'heure du lever était atteinte.

Mes yeux s'ouvrirent sur Perséphone, ma favorite du moment, assise sur un coin du lit. Elle s'interrompit pour m'accueillir d'un amical clin d'œil, la patte qu'elle était en train de lécher suspendue, puis poursuivit sa méticuleuse toilette.

D'un mouvement de la jambe, j'écartai la couette et bâillai mollement. Aucune idée du dernier rêve de ma nuit. Manifestement, cela avait dû tourner autour des choses du sexe : le mien se trouvait en très lente descente d'érection, encore déployé

au-dessus de mon ventre. Je surpris le regard de la chatte Perséphone. Elle avait une nouvelle fois interrompu sa toilette pour mater ma virilité qui s'exhibait comme ça devant elle. Elle semblait fascinée par ce gros machin, ne pouvait plus le quitter des yeux. Je me mis à rougir, me levai et me dirigeai vers la fenêtre de ma chambre afin d'inspecter la dune, le ciel, ainsi que les signes du vent, humant les entrées maritimes.

Encore nu, j'allai faire couler un bain et, pour patienter le temps que la baignoire se fût remplie, je passai la Symphonie n° 40 en sol mineur K. 550 de Mozart, interprétée par l'Orchestre Philharmonique de Berlin sous la direction d'Herbert von Karajan. Les violons dramatiques du premier mouvement, le molto allegro, déchirèrent la quiétude du matin. Je demeurai sept minutes planté entre les grosses enceintes de la chaîne hifi, puis retournai dans la salle de bains.

Une fois dans l'eau, à la faveur du silence entre le deuxième et le troisième mouvement, je reconnus l'allure de Loco qui grimpait l'escalier en bois. Loco était mon frère chat, mon complice chat. Un athlétique chartreux de douze ans qui avait bourlingué toute sa vie en ma compagnie et qui probablement la finirait ainsi, ici. Je n'étais pas loin de considérer que La Dune aux Chats avait été créée par Loco et moi, dans un mystique fifty-fifty, lors d'un télépathique conseil d'administration. Il était le lien supplémentaire entre mes

pensionnaires et moi, l'interprète s'il en fallait un. La société des chats fonctionne habituellement sans hiérarchie, mais Loco était autant homme que j'étais chat, et il avait su dès le début tirer avantage de sa position au sein de notre communauté. Il avait l'ambition d'un homme et j'avais la torpeur d'un chat, à me demander parfois qui de nous deux faisait vraiment tourner la maison.

Il apparut devant la baignoire, le regard menaçant, et commença par gueuler, les oreilles plaquées en arrière.

« Loco ! Quel caractère, mon vieux ! » soupirai-je de ma mousse aromatisée.

Le chartreux et moi ne partagions pas l'amour de la quarantième de Mozart. Je pouvais lui jouer des blues à l'harmonica durant des heures, il y faisait honneur, y reconnaissait des sonorités familières, mais Mozart le plongeait dans des colères noires. Surtout le matin. J'avais quelquefois l'impression qu'il se levait avec les gueules de bois dont je ne souffrais plus depuis longtemps. J'ignorais tout de ses expéditions nocturnes, ses bringues, ses chasses. Je savais qu'il rejoignait régulièrement une ancienne paillette à moitié ensablée, sur la plage. Il y entreposait les insectes, les reptiles et les oiseaux victimes de sa nature. Sans doute était-ce, aussi, le théâtre d'opérations érotiques en compagnie de chattes du refuge, à l'écart

de la colonie. J'imaginai, bien sûr, je m'imaginai... Mais je le connaissais bien, le bougre !

Il tourna violemment les yeux sur Perséphone, au pied de mon lit. « Frrrt ! » ronchonna-t-il.

La sonnerie du téléphone retentit, en bas, et mit un point final à la mauvaise humeur de Loco qui redescendit en cavalcade. Parmi ses grandes contrariétés, ne pas pouvoir répondre au téléphone à ma place n'était pas la moindre. Je le suivis, nu et dégoulinant, et adressai à mon compagnon un regard moqueur en décrochant.

— Je suis bien à La Dune aux Chats ?

— Moi j'y suis, répondis-je, apparemment pas vous, puisque vous me téléphonez.

— Ah oui très drôle ! fit la voix féminine assez stressée.

C'était une petite jeune fille qui appelait de la part de l'association France-Génération, structure socio-éducative nationale qui prenait en main les jeunes en difficulté, déjà en difficulté. L'association leur payait des stages qu'ils dénichaient dans des activités susceptibles de présenter un intérêt à leurs yeux.

— Alors je m'étais dit comme ça que les chats tout ça ce serait cool que j'y travaille si vous vouliez bien pendant trois semaines gratuitement c'est eux qui me payent, enfin pas beaucoup, si vous pouvez allonger le repas... Contre un coup de main.

— Holà ! m'écriai-je un peu malgré moi. Mais c'est qu'il n'y a pas de travail, ici !

— Ben, euh... Les chats il faut bien s'en occuper, vous vous en occupez bien, vous les nourrissez, vous les soignez, tout ça.

Je cherchai un moment l'inspiration, puis tentai de lui expliquer que ce n'était pas vraiment du travail, que j'avais bien assez de mes deux mains ainsi que de ma tête pour en venir à bout.

— Non, je crois que vous vous méprenez, poursuivis-je le plus aimablement possible. Ce qu'ils veulent que vous trouviez, c'est une entreprise qui vous permette de découvrir un métier, je ne sais pas, l'ébénisterie, la déco, quelque chose comme ça, un truc productif. Mais les chats, ce n'est pas un bon plan à mon avis.

— Mais vous le faites bien, vous !

— Rhâââ ! songeai-je, on tourne en rond.

Loco s'était assis devant moi et me regardait m'impatienter au téléphone, les pieds dans la flaque de l'eau du bain.

— Ne quittez pas, dis-je à la jeune fille, je consulte mon collaborateur.

— Vous... Vous avez un collaborateur ? entendis-je avant d'éloigner le combiné et d'en boucher le micro de ma main droite.

— Bon, Loco ! Qu'en penses-tu, toi ?

Il grommela quelque chose, ne semblait pas très chaud. Alors je m'excusai auprès de mon interlocutrice et lui souhaitai bonne chance avant de raccrocher et de rejoindre ma baignoire.

Si je croyais en avoir terminé avec cette histoire de stage, je me fourrais le doigt dans l'œil. Le téléphone sonna de nouveau à midi, j'eus cette fois au bout du fil un éducateur de France-Génération qui revenait à la charge.

— Nous comprenons fort bien que vous n'avez pas de travail à proprement parler, mais Prisca comptait beaucoup sur La Dune aux Chats, c'était une idée qui lui tenait à cœur, ce stage, depuis qu'elle avait visité le site. Elle a véritablement besoin de se ressourcer, l'existence est pénible pour les jeunes comme elle, ils perdent prise si nous ne les accueillons pas de temps à autre, ici ou là... Ils sont jetés, tout le temps jetés !

— J'entends bien, risquai-je, mais il n'empêche que les chats, ce n'est pas un métier.

Comment pouvait-on confier une telle mission à l'homme le plus souterrain, le plus marginal du secteur ? Cela tenait du malentendu.

— Nous avions dans l'idée qu'il fallait mettre de côté cette fameuse notion de métier pour un temps, en ce qui concerne Prisca. Il s'agit de la laisser souffler, de lui permettre de se refaire un

mental. Trois semaines à La Dune aux Chats, ce serait positif, vous savez. Elle est très déçue depuis ce matin. Comprenez-vous ?

Je ne me souvenais pas avoir échangé quoi que ce fût avec un être humain depuis des mois. Sans parler des élémentaires notions de pédagogie qui me faisaient inévitablement défaut. Cependant je me sentis coupable de me faire ainsi prier. Moi qui ne tuais pas même les mouches importunes mais les éconduisais patiemment vers l'extérieur en leur parlant doucement, moi, j'étais donc capable de ruiner la journée d'une jeune fille, d'influer sur ses émotions, voire sa façon d'aborder la vie. D'ailleurs avec les mouches, j'étais facile si elles insistaient, et récompensais même leur constance.

— Écoutez, demandez à cette Prisca de me rappeler, je verrai comment nous pouvons nous arranger elle et moi. Pour une fois que quelqu'un fait preuve de tant d'intérêt pour la planète Chat, après tout.

L'autre lâcha un long soupir de satisfaction, cela venait de loin, de profond, presque sexuel, puis me demanda fissa où il pouvait m'adresser une convention à signer, pour l'assurance, l'Administration, toutes ces choses.

Lorsque la déjà fameuse Prisca me rappela, c'était le début de soirée et je me trouvais en haut, dans mon lit en train d'écouter de la musique. Perséphone ronronnait dans son sommeil, pelotonnée contre mon ventre, sous la couette. Je sortis du lit au prix de

savantes contorsions, mettant un point d'honneur à ne pas la déplacer d'un centimètre, juste la frôler, et descendis répondre. L'obscurité dominait au rez-de-chaussée, Loco avait apparemment entamé son vagabondage nocturne, et quelques jeunes chats invisibles se chamaillaient dans la cour : brefs jurons, longs murmures de menaces et grondements, rien de bien méchant.

— Mon éducateur m'a dit que je pouvais vous rappeler, pour le stage, commença la jeune fille au téléphone. C'est sympa de votre part. Vous verrez, je vais assurer.

— Oh ! Ce n'est pas bien compliqué. Vous parlez chat ?

— Hein ?!!

— Non je plaisantais. Bon alors c'est pour quand, ce stage, au juste ?

— Quand vous voulez ! s'exclama Prisca. Disons demain. Donnez-moi les horaires, je me débrouillerai.

— Les horaires ? Euh... Oui, les horaires, balbutiai-je en songeant que je n'avais pas même une montre au poignet.

Je lui donnai rendez-vous à midi, ce qui me laissait un peu de répit, et retournai me coucher.

Tout en caressant Perséphone, de nouveau dans mon lit, j'envisageai la perspective de ces trois semaines, tentai d'évaluer mes aptitudes à accueillir une jeune fille en difficulté, tout comme je pouvais secourir mes petits protégés. Brusquement, la chatte cessa de

ronronner sous la couette. Elle se glissa jusqu'au bord du lit, bondit sur le plancher et quitta ma chambre sans un regard. Phénomène suffisamment inhabituel pour que je le note.

La journée avait commencé par une de ces macabres surprises que Loco me réservait de temps à autre : il avait durant la nuit déposé la dépouille d'un goéland sacrifié devant la porte de ma chambre. Je ne m'y faisais pas, aimais bien les goélands et les mouettes, et ne parvenais pas à saisir tout à fait la signification de ce que l'on pouvait considérer comme une cérémonie de type offrande. De plus, il disparaissait invariablement la journée qui suivait ce rite.

J'étais en train de me débarrasser du pauvre oiseau mort dans le conteneur de déchets, à l'entrée du refuge, lorsque j'aperçus au bout du chemin forestier la jeune fille de France-Génération approcher. Je guettai immobile la petite silhouette qui grossissait dans la poussière, distinguant progressivement les traits de ma jeune stagiaire. Il s'agissait d'une gracieuse Eurasienne haute comme trois pommes dans son ensemble en jean fripé, une sauvage petite brune

aux magnifiques yeux noirs en amandes. Une fois à ma hauteur, elle me salua d'une voix craintive et esquissa un sourire. Je répondis vaguement à son salut en continuant de contempler la couleur de sa peau métisse, accoudé à ma poubelle.

— Ça va ? finit-elle par demander en tordant ses doigts dans ses mains. Je ne suis pas trop en retard ? C'est que je ne savais pas bien le chemin, depuis « Montpeul' ». J'étais venue visiter, un samedi, mais ça remonte à loin.

Il fallait parler, répondre aussitôt quelque chose de civilisé, si des fois j'avais souvenance d'une formule.

— Oui, ça va... Et toi ? En forme ?

Elle me répéta machinalement qu'elle ne se rappelait pas le chemin, j'en déduisis qu'elle n'était pas davantage à son aise. Alors je fis un effort, la pris par le bras et la dirigeai vers la maison en lui suggérant de me tutoyer. Mes yeux tombèrent alors sur le sac à dos Chevignon que les épaules de Prisca dissimulaient et je compris, à cet instant seulement, qu'il était aussi question de la loger durant son stage. Cela semblait aller de soi, je préfèrai ne faire aucune difficulté.

Les chats étaient pour la plupart en train de se restaurer devant la maison, agglutinés autour des plats communs à se partager la nourriture avec discipline, pourtant certains d'entre eux

délaissèrent exceptionnellement leur repas, tournèrent le cou vers l'arrivante et la suivirent des yeux jusqu'à la porte.

— Hum, ça craint, j'ai pas de réseau ici.

Je tournai la tête vers elle.

— Pas de quoi ?

— Mon iPhone, il capte trop rien, gronda-t-elle en brandissant l'appareil qu'elle tenait en main.

C'était le tout premier smartphone qu'il m'était donné de voir de près. Affirmer que j'étais sous le choc serait exagéré.

— Tu n'en auras pas besoin, la ligne téléphonique de La Dune aux Chats fonctionne parfaitement.

— Oui mais pour qu'on m'appelle sur mon portable, alors.

Nous nous installâmes dans la cuisine pour bavarder devant un café. La conversation eut quelques ratés, comme le moteur d'un vieux véhicule dans les matins d'hiver, puis la méfiance mutuelle s'estompa peu à peu. J'appris qu'elle avait dix-huit ans, que sa mère, réfugiée laotienne, était décédée et qu'elle vivait avec son père au douzième étage d'une tour de La Paillade, la très vaste ZUP située à la périphérie de Montpellier.

Une fois plus à notre aise elle et moi, je l'invitai à monter préparer sa chambre à l'étage. Il s'y trouvait bien une pièce qui pouvait faire office de chambre d'hôte, mais elle n'avait jamais accueilli que des chats. Lorsque l'hiver s'installait, ils passaient plus

volontiers leurs nuits à l'intérieur que dans la pinède. Je craignis que ma jeune et jolie stagiaire ne trouvât les lieux un peu poussiéreux, mais elle attrapa le bout de drap que je lui tendais et m'aida à faire son lit sans le moindre commentaire.

— Quelles missions vais-je bien pouvoir te confier, durant ces trois semaines ? Tout bien considéré, j'aurai davantage besoin de toi les samedis, quand les gens viennent visiter. Parfois, j'ai du mal à les comprendre comme il faut. Le reste du temps, tu sais, je ne vois guère que la préparation des repas, le nettoyage, et les jeux.

— Les jeux ?

— Oui. Ils sont très sensibles au partage des jeux.

— Ah ! Mais c'est trop cool, ça !

— Parfois c'est sanglant, murmurai-je en lui présentant mes bras et mes mains égratignés.

Prisca grimaça et me parla du tétanos, puis de plusieurs autres sujets de même teneur scientifique qui m'échappaient au plus haut point.

— Si des fois c'était genre vétérinaire, ton idée de métier, La Dune aux Chats n'est pas précisément le meilleur observatoire. Tu sais, il y a des toubibs, et il y a des sorciers. Moi, les chats, c'est plutôt dans la tête. Au feeling.

Nouvelle grimace de ma stagiaire, cette fois un poil méprisante.

Je l'emmenai voir la mer. Trois ou quatre chats nous filèrent sur quelques dizaines de mètres, à distance raisonnable, avant de rebrousser chemin. Nous nous assîmes au sommet de la dune pour contempler le spectacle des vaguelettes qui venaient mourir sur la plage, une à une, produisant ce chuintement continu en bruit de fond presque hypnotique.

— Six petites vagues, et une plus grosse qui suit, murmurai-je. C'est toujours ce rythme.

Elle m'adressa un bref regard, et reposa les yeux sur la plage afin de vérifier mes dires.

— Ah oui ! C'est trop mortel, ça ! Je n'avais jamais remarqué !

— C'est étrange, j'ai l'impression qu'une chatte a fui le refuge depuis ton coup de fil d'hier soir, lui racontai-je en scrutant l'horizon. Elle s'était installée dans mon lit, mais quand je suis remonté elle a cessé de ronronner et s'en est allée. Je ne l'ai pas revue depuis, pas même pour le repas.

La jeune Prisca écoutait distraitement mon bavardage. J'enchaînai sur les offrandes de Loco, je crois que je m'étais mis en tête de l'impressionner avec les choses mystérieuses des chats, mais elle coupa court à mon exposé :

— Ils sont dingos, ces chats.

Je demeurai silencieux un long moment. Les goélands s'efforçaient d'attirer notre attention en exagérant leurs cris farfelus

au-dessus de nous. Le vent caressait Prisca avec une curieuse frénésie, comme s'il n'avait jamais eu telle petite princesse sous son emprise : il envoyait voltiger ses fins cheveux noirs, et lui bridait encore plus ses yeux orientaux. Soudain, elle éclata de rire.

— Dis donc ! Ça doit pas mal les énerver, la proximité de tous ces poissons inaccessibles.

— Inaccessibles ? Pourquoi ça ?

— Bah les chats n'aiment pas l'eau, c'est bien connu ! Alors en plus la mer, les vagues, tout ça.

— Les gens ont d'innombrables idées reçues à propos des chats. Ils n'ont pas peur de l'eau quand l'enjeu en vaut la peine, crois-moi. Si tu voyais Loco en pêche ! Il plonge, plante ses griffes dans sa proie, bondit hors de l'eau et brandit en crânant le poisson qui frétille encore au bout de sa patte. Un chat, c'est équipé. Le couteau et la fourchette.

Elle me considéra un bon moment, incrédule, puis je lui demandai ce qu'elle pensait des lieux, si elle avait sérieusement l'impression que ce stage à La Dune aux Chats lui serait bénéfique.

— Ça manque un peu de McDo' par ici, mais à part ça, c'est cool.

Prisca, jeune métisse asiatique, petite victime de l'organisation défaillante de sa société, s'installa à La Dune aux Chats avec autant

de facilité que s'il s'était agi d'un de mes petits protégés. Je m'étais isolé des hommes, en résultait peut-être une certaine curiosité à leur égard. Elle m'en donna des nouvelles, qui n'avaient rien de palpitant. À l'écoute de sa conversation, l'Homme semblait désormais admettre, à demi-mot, l'autorité de la sélection naturelle et avouait renoncer à maintenir la paix et l'égalité. Il n'avait pas l'air bien futé, franchement. Ma jeune stagiaire de dix-huit ans, à peine sortie des vestiaires, accumulait déjà les handicaps et entamait à froid son trois-millions-de-kilomètres-haies dans la société. Fille unique d'un ouvrier précaire qui alternait missions intérimaires et chômage, orpheline d'une réfugiée laotienne, échec scolaire, maladaptation sociale, instabilité... L'enchaînement logique, les stéréotypes, la banalité, la fatalité, ce contre quoi on ne luttait même plus tant ça ressemblait à la fatalité. Ainsi, les difficultés scolaires et familiales d'une adolescente pailladine telle que Prisca n'étaient pas parvenues à attirer à temps l'attention des institutions. Aux alentours de la place de la Comédie, la dérive d'une lycéenne aurait eu probablement tôt fait d'alerter son monde, car dans le secteur bourgeois de Montpellier, les difficultés scolaires et familiales se faisaient plus inattendues donc plus voyantes qu'à La Paillade.

Prisca me relata ses premiers déboires, les escroqueries à l'emploi ainsi que les histoires de cul avec les soi-disant chefs d'entreprise :

— Tu vois, dans le temps, on disait que pour jouer dans un film ou enregistrer un disque, il fallait coucher. Eh bien aujourd’hui c’est pour un décrocher un misérable job qu’il faut coucher.

Son univers se limitait au Pôle Emploi, la permanence de France-Génération, celle de la Mission Locale pour obtenir des aides du FAJ (Fonds d’Aide aux Jeunes) et, le RSA étant strictement réservé aux plus de vingt-cinq ans, la mendicité épisodique qui en découlait, aux stations Tram du centre-ville. Ses relations avec son père fauché étaient exécrables. L’homme était épuisé, dépassé, déphasé.

Prisca vidait son sac, tantôt sur le ton agressif, tantôt le souffle coupé par l’émotion. Quelques heures en sa compagnie me suffirent à mesurer à quel point elle était vulnérable, fragile, incapable de dominer correctement les pressions.

— Sans déconner, je ne suis pas Lara Croft, moi !

Je souhaitais de tout mon cœur que ses éducateurs de France-Génération fussent dotés d’un redoutable pouvoir de persuasion car en ce qui me concernait, je doutais de mes facultés à lui fournir quelque espoir sur le système. Je l’écoutai, notai mentalement certains points communs avec mon propre parcours, lui répondis par des soupirs compatissants ou révoltés, puis ne pus m’empêcher pour finir de faire écho à sa réflexion sur le manque cruel de

McDonald's dans les parages, et de singer un de leurs anciens slogans publicitaires :

— Eh oui ! Ça se passe comme ça, chez McDonald's !

Oui, c'était ainsi. Selon moi, il ne demeurait plus la moindre raison de se soumettre à une société si elle se montrait incapable d'assurer la protection de ses membres, s'il devenait moins périlleux de s'en éloigner que de s'y fier. Mais je n'estimais pas être habilité à initier Prisca à ma petite philosophie cioranique de naufragé volontaire, et à l'engager à tout rejeter en bloc. Ce qui était avéré, dans le cadre de mon aventure personnelle, pouvait tout autant se révéler erroné une fois appliqué à un autre chemin. Je m'en tins aux allusions, aux plaisanteries, qui du reste ne faisaient rire que moi. Et encore.

Une fois lassée de parler de sa petite personne, elle m'interrogea. Mon âge fit l'objet de sa première question. Je marquai un temps de réflexion, comme tous ceux dont le dernier anniversaire célébré remontait à l'enfance, comme tout ceux qui ne se souvenaient pas automatiquement de l'âge qu'ils avaient.

— Trente-neuf ans ? Tiens ! L'âge de ma mère... Enfin l'âge qu'elle aurait si elle était toujours vivante.

— Tu as encore de la famille, au Laos ?

— Tous morts ! fit-elle distraitement en promenant son regard autour d'elle. L'opération Rolling Thunder des Américains, pendant la guerre du Viêt Nam... Et ma mère aussi, à présent.

J'hésitai à me fourrer dans des histoires de condoléances, conscient de ne plus maîtriser tout à fait les usages.

— Je n'ai plus que papa, en somme. Et ce n'est pas la profonde collaboration, papa et moi, si tu vois ce que je veux dire.

Elle m'examina un long moment, en silence.

— Et avant les chats, tu faisais quoi ?

— 'Offf... soupirai-je, avant les chats je bricolais à droite à gauche.

Elle ne se contenta pas de cette moitié de réponse.

— Bah ! Avant les chats, j'étais dans le tourisme.

— Ah ! Dans le tourisme. Moniteur de planche à voile ?
Animateur ?

— Eh bien dans le tourisme, quoi ! Côté pratiquant !

Je la laissai s'esclaffer, soulagé d'échapper à une investigation biographique plus fouillée.

Loco regagna le refuge dans la soirée. Il fit son entrée dans la cuisine où nous terminions une vaisselle et tandis que je faisais les présentations, considéra Prisca en long, en large et en travers, le bout de la queue agitée et des éclairs haute tension dans le regard.

— Regarde ! s'écria la jeune Eurasienne, il remue déjà la queue, il est content comme tout de me voir !

C'était tout le contraire, j'en avais bien peur. Loco n'était pas un chien mais un chat. Je n'eus pas le temps de répondre que lorsqu'un chat remue la queue, c'est que quelque chose commence à lui taper sérieusement sur le système. Elle se précipita sur mon compagnon pour le caresser. Loco bondit alors sur la table et, la queue arrondie, les oreilles aplaties, lui adressa un crachement terrifiant, suivi d'une longue plainte. Un avertissement, une menace. Prisca recula aussitôt de cinq mètres et demeura pétrifiée, les mains plaquées contre le mur.

— Il ne te connaît pas encore, rassurai-je doucement. Il est assez teigneux, tu sais.

— Il est dingue ce chat ! Je n'avais encore jamais entendu un « Frrrrttt » pareil !

Je m'approchai de Loco et nous échangeâmes quelques vocalises. Deux ou trois petites explications, et il se calma. Prisca était abasourdie.

— Tu lui parles ? Alors c'est pas une blague, *tu parles chat ?*

Je lui expliquai que nous communiquions à l'aide d'intonations, que les mots ne s'imposaient pas, même s'il m'arrivait d'employer la langue anglaise et ses « y », ses « w », en la faisant rouler à l'américaine. Très proche des chat, la langue des States.

Nous avions Loco et moi une vocalise pour l'affection, une autre pour le reproche, la douleur, l'interrogation, l'affirmation, la négation, ainsi que d'autres encore. Ma jeune stagiaire se montrait tout attentive, les yeux et la bouche ronds, risquant quelques coups d'œil à Loco qui nous étudiait, assis sur la table, les yeux subitement mi-clos.

— Le vocabulaire du chat se compose d'une quinzaine de vocalises bien distinctes. Limité, certes, mais cela nous garde de parler pour ne rien dire. C'est comme les plantes.

— Allez ! Lui, là ! interrompit-elle. Attends ! Tu veux me dire que tu parles aussi aux plantes ? Et qu'elles, *elles te parlent* ?!!

— Mais tout parle, Prisca ! pontifiai-je. Tout te parle, la pierre, l'eau et le vent aussi.

Je sentis que l'esprit forcément rationnel de ma jeune stagiaire n'était pas tout à fait configuré pour valider de telles allégations, qu'elle allait me réclamer des preuves. J'attrapai l'harmonica et engageai la conversation sur la musique.

— Tiens, qu'aimes-tu comme musique ?

— Ah ! Moi, mon groupe préféré, c'est le 113. C'est du rap, tu connais ?

— Hum, vaguement... Eh bien moi, c'est Mozart. Et je peux te dire que Loco, il n'aime pas, mais alors pas du tout Mozart ! Lui, c'est plutôt le blues.

Et j'entamai la partie harmonica de « Bring it on home », que le groupe Led Zeppelin avait piqué en 1969 au bluesman américain Willie Dixon. Immédiatement, Loco s'étendit de tout son flanc sur la table et posa sur moi des yeux empreints de sérénité, les oreilles convenablement orientées.

— Dingos, ces chats.

Pour sa première matinée à La Dune aux Chats, j'avais laissé Prisca dormir, à l'étage, et m'étais mis à torréfier des arachides fraîches dans ma grande poêle noire, en attendant de voir venir. Loco avait passé la nuit en haut, dans ma chambre, pour la première fois depuis des mois. Il n'en était d'ailleurs pas encore redescendu. Assurément, la présence de la jeune étrangère humaine l'intriguait, et il cherchait à s'informer de ce que nous avions l'intention de trafiquer tous les deux.

Je ne tardai pas à distinguer le son de la baignoire qui s'emplissait, là-haut. Puis les pas de ma jeune stagiaire dans l'escalier. Puis sa petite voix haut perchée :

— Dis, je peux mettre de la musique ? Elle est trop d'enfer, ta chaîne. Justement, j'ai amené des CD.

Je me retournai vers l'escalier mais elle restait invisible, dans l'ombre.

— Oui, ne te gêne pas, vas-y !

Je souris, en songeant que tout comme moi, l'attente du remplissage de la baignoire provoquait chez Prisca l'envie d'écouter de la musique.

— Bouh ! Ça pue, ajouta-t-elle plus fort, déjà repartie. C'est quoi cette odeur, là ?

J'étais en train de répondre que les arachides fraîches à torréfier soi-même, c'était un régal, lorsqu'un vacarme se mit à faire trembler les vitres de toute la maison. Un chambard tel que Loco dégringola de l'escalier, affolé, et galopa jusqu'au fond de la cour du refuge. Il s'agissait d'une sorte de musique extrêmement violente, où se mêlaient alarmes, rugissements et explosions. Que me trouver dans une paisible pinède au bord de la Méditerranée, j'éprouvais plutôt l'effroyable sensation d'avoir été tout à coup parachuté au cœur du Bronx. Prisca m'avait parlé la veille du groupe de rap français 113, mais il s'agissait là d'un groupe anglo-saxon. Une voix vociférait : « *C'm'on !!! We gotta take the power back ! Hu ! Hu !* » C'était insupportable. J'abandonnai mes arachides sur le feu et montai mettre les choses au point avec ma stagiaire. Avant tout, je me précipitai sur la chaîne hifi et interrompis l'œuvre.

— Ooooooh ! entendis-je alors dans la baignoire.

Elle avait laissé la porte de la salle de bains grande ouverte, afin de mieux encore entendre sa musique, mais je demeurai pudique devant l'entrée.

— Tu ne peux pas, Prisca, expliquai-je avec fermeté. Tu ne peux pas mettre cette musique-là ici. J'ai bien peur que cela ne soit pas possible.

— Ooooooh ! Mais pourquoi ? Tu n'aimes pas ? C'est géant ! C'est Rage Against The Machine. Leur tout premier album. C'est culte, ce truc.

— Nous ne sommes pas en ville, ici, jeune fille. Manquerait plus que tu fasses fuir les chats.

Je m'étais emporté, et ce disant, m'étais spontanément déplacé de l'extérieur à l'intérieur de la salle de bains. Je demeurai quelques secondes hébété, les yeux scotchés à la jeune poitrine eurasienne qui émergeait avec fierté de la mousse laiteuse, dans la baignoire. Prisca continuait de se savonner en faisant la moue, ignorant tout de mon trouble.

— Oui mais Mozart, tout comme pour Loco, ça me soûle, tu vois, marmonna-t-elle.

Mes yeux tombèrent sur les lotions, les boîtes et les flacons mystérieux qu'elle avait déjà alignés sur l'étagère, et je réalisai que Prisca était l'unique personne humaine autre que moi à avoir jamais séjourné à La Dune aux Chats. Quitte à assister au bain de ma

stagiaire, je m'installai sur le petit tabouret et tentai d'ouvrir les négociations en lui suggérant l'usage du casque audio pour écouter Rage Against The Machine.

— Ah ouais, c'est ça ! Vous voulez nous rendre sourds, hein, avec les casques audio ! Des milliards de millions de jeunes souffrent de tout nouveaux troubles auditifs dus aux casques audio, et c'est rien qu'à cause de l'intolérance des gens !

Une petite colère belle comme tout dans ma baignoire. J'aimais bien la couleur de sa peau qui se détachait du bain moussant comme une île chinoise. Ses yeux brillants, perçants, orientaux, son élégant petit nez à peine retroussé, son physique avait quelque chose de félin. Il n'y avait pas de hasard. À la contempler comme je le faisais, posé sur mon tabouret, plusieurs minutes s'étaient écoulées sans un mot, et Prisca dut en conclure que la discussion portant sur l'écoute de Rage Against The Machine était close.

— Sympa tes broussailles, là, partout ! chanta-t-elle avec douceur.

Mes *broussailles* ? Elle parlait de toute évidence des superbes ficus qui ornaient les murs de ma salle de bains, lui donnant des allures d'agréable petite serre où j'appréciais beaucoup observer pousser, au fil des jours, les petits bébés feuilles. Trop mignons, passionnants, les petits bébés feuilles, avec leurs couleurs qui se

précisaient graduellement, leurs formes non définitives, trop rondes avant de s'allonger, à l'influence des aînées. Je leur souhaitais bonne chance dans la vie, les encourageais à m'en mettre plein la vue.

— Oui ? Eh bien ne leur passe surtout pas ta musique, à mes ficus, hein ! Tu les assassinerai, avec ce genre de disques.

— Les fameuse plantes qui te font la conversation, hein ? ricana-t-elle dans sa mousse.

— J'ai tenté une expérience, il y a quelques années. Je n'ai passé que du Bach et du Mozart à un ficus, dans une pièce, et que du rock à un second, dans une autre pièce.

— Du rock ? Quel rock ? demanda-t-elle.

— Motörhead, Metallica, ce rock-là, quoi, répondis-je en grimaçant.

— Connais pas.

— Résultat, la plante nourrie au rock a poussé de travers, ses feuilles étaient ternes et ondulées alors que l'auditrice de classique resplendissait du bonheur de vivre, épanouie, magnifique.

Le téléphone sonna et je dus abandonner ma jolie baigneuse, pas bien convaincue que les plantes étaient mélomanes, mais jolie tout de même.

C'était la demoiselle à la Twingo jaune vif qui avait adopté Afnor le samedi précédent. Elle était dans tous ses états, le chat semblait s'être échappé depuis trois jours.

— À tous les coups, il visite les environs, rassurai-je. Rien de plus naturel que quelques jours d'absence, surtout au début. Il se fait une idée des lieux, la faune, la flore, tout ça, puis il rentre.

Elle était loin de partager mon optimisme, et je ne comprenais pas son inquiétude. Après force hésitations, elle m'avoua une violente dispute avec son fiancé, en quelque sorte l'anéantissement subit du bonheur éternel, façon bris de vaisselle et cris très fort, et la fuite d'Afnor que tout cela dépassait un peu.

— Ah. Dans ces conditions, je dois dire qu'en effet les chances pour qu'il ait envie de revenir sont plus maigres. Mais pas inexistantes.

Elle soupira à l'autre bout du fil, un soupir avec des hoquets de nervosité, vous sentiez l'électricité de son âme.

— Qu'est-ce que je dois faire ? gémit-elle.

Je n'en savais fichtre rien. En ce qui concernait son couple, j'étais très incompetent, et s'agissant d'Afnor, il n'y avait strictement rien à faire d'autre qu'attendre. Même pas. Souhaiter qu'il se fasse quelques relations intéressantes dans les environs avant de tomber sur les trafiquants, pour les laboratoires, ou des chasseurs bredouilles. C'est à peu près ce que je lui répondis, avant de raccrocher et me demander ce qu'elle avait espéré en me téléphonant.

— Jamais je n'aurais dû laisser ces deux-là adopter le pauvre Afnor. J'étais sûr que quelque chose clochait chez eux.

Je regagnai mes arachides, puis mon apprentie descendit toute pimpante.

— Mais qu'est-ce que c'est que ça ? Qu'est-ce que tu fabriques, là ?

— Des arachides fraîches, répondis-je en désignant le sac de cinq kilos posé par terre. Tu les passes une dizaine de minutes à la poêle, ça te fait des cacahuètes extra ! Goûte.

— Beuh !

— Même chaud, c'est excellent. Vas-y, goûte.

Une demi-heure plus tard, la jeune Eurasienne avait grignoté une bonne moitié de ma torrédaction, l'air de rien. Nous discussions de choses et d'autres, elle attablée devant le saladier, moi aux fourneaux, et à mesure que je remplissais le saladier, elle le vidait machinalement. Il faut croire que la compagnie de cette petite humaine-là ne me pesait pas tellement, pour me laisser barboter mes arachides comme ça sans sourciller.

Puis Brodard et Taupin apparurent dans la cuisine.

Ils n'étaient pas siamois, mais jamais ces deux européens tout blancs ne se séparaient. Pas un mètre l'un sans l'autre. Ils n'étaient pas frères, venaient chacun d'un endroit différent et avaient fait connaissance seulement ici, cependant Brodard et Taupin étaient

inséparables. De ce fait, ni l'un ni l'autre ne pouvait faire l'objet d'une adoption. Ils étaient les sentinelles du refuge, mes messagers. Lorsque j'allais méditer solitaire sur la dune et que le téléphone sonnait ou que j'avais la visite du vétérinaire, par exemple, Brodard et Taupin trottaient l'un derrière l'autre du refuge jusqu'à la mer, venaient me miauler chacun un bout de phrase, et s'en retournaient sans m'attendre, imbus de l'accomplissement de leur tâche.

Ils apparurent donc dans la cuisine, se plantèrent devant moi et m'adressèrent quelques miaulements survoltés en désignant du regard l'entrée du refuge avec insistance. Ils étaient fort agités, ce dont ils s'efforçaient de m'avertir n'était pas habituel. La survenue d'un dragon, quelque chose de cet ordre.

— On arrive. On arrive.

Dehors, les chats avaient formé un petit attroupement devant l'entrée et semblaient captivés par leur découverte. Ce n'était pas un dragon. Il aurait dépassé.

— Qu'est-ce qu'ils ont trouvé, ce coup-ci ? murmurai-je.

Prisca me talonnait bouche bée, stupéfaite depuis l'intervention de Brodard et Taupin dans la cuisine. Je lui ôtai de la bouche ce qu'elle s'apprêtait inévitablement à déclarer :

— Dingos, ces chats !

C'était Afnor. Je le reconnus tout de suite, en dépit de son tragique état. Gisant à l'ombre devant l'entrée du refuge, le pelage

couvert de boue séchée, manifestement épuisé, il suffoquait et tirait une langue comme rarement j'avais vu un chat le faire. Quelle longue langue ont les petits chats ! Les autres étaient en train de lui poser une multitude de questions, auxquelles trop faible il ne répondait pas. Lorsque ses yeux hagards tombèrent sur moi, surplombant l'attroupement, il m'adressa un miaulement muet, juste la mimique, le désarroi. Afnor nous avait rejoints, depuis Montpellier ! Il avait parcouru sa petite trentaine de kilomètres à pattes, avait même dû contourner l'Étang de l'Or et traverser des voies rapides à ses risques et périls. Oui, voilà ce qu'Afnor avait effectué ces derniers jours.

— Vite, Prisca ! De l'eau dans un bol ! Pas du frigo, pas trop fraîche, ordonnai-je en m'emparant de notre héros avec mille précautions.

Je le transportai jusqu'à la cuisine et l'allongeai sur la table. Une dizaine de chats nous avaient suivis en silence, pour voir. Il se désaltéra tandis que je lui parlais en le caressant, puis je demandai à Prisca d'ouvrir une boîte de sardines et de la mélanger à du beurre dans une assiette. Ma stagiaire était aussi attentive et disciplinée qu'une infirmière participant à une opération chirurgicale. Tandis qu'Afnor terminait de se restaurer, je lui relatai l'adoption malheureuse et sa fuite trois jours plus tôt.

— Je le crois pas ! s'exclama-t-elle. Un petit chat comme ça, trente bornes ?

— Tu t'imagines qu'il en a fait une petite partie en auto-stop ? Il faut croire que mes chats se plaisent bien, ici. Pas vrai ?

L'orientation dont faisaient preuve les chats, à une telle distance de leur destination, demeurait une énigme pour les spécialistes eux-mêmes. Selon moi, il était question de foi et de ténacité. Et puis pour un chat comme le petit Afnor qui atteignait son objectif, cent autres échouaient peut-être. Notre miraculé avait tout donné. Quelques kilomètres supplémentaires, une légère erreur d'orientation, lui auraient sans doute été fatals.

Il y avait fort peu de chances pour qu'il réussisse. Or il réussit.

Tout en rafraîchissant mes plantes, j'observais en coin Prisca se badigeonner le visage avec ses crèmes devant le miroir de la salle de bains, vêtue d'un peignoir blanc et les cheveux retenus en arrière par un bandeau. C'était un spectacle auquel j'avais perdu l'habitude d'assister depuis belle lurette, alors forcément il sollicitait toute mon attention. Ce qui m'intriguait, c'était la marque de tous ses cosmétiques alignés sur l'étagère : Clinique. Il devait y avoir une finesse de marketing qui m'échappait complètement, car cette marque m'évoquait un accident, une maladie, plutôt que la beauté d'une femme. Mais je n'étais pas un spécialiste des femmes, après tout.

— Tu fais quoi ? s'étonna-t-elle subitement dans la glace.

— Eh bien comme tu le vois, je rafraîchis les plantes.

— Avec un spray d'eau minérale ? Pas de doute, tu ne te moques pas d'elles.

— Il n'y a pas mieux. C'est bourré d'azote, là-dedans, et puis la diffusion des petites gouttes, en douceur comme ça, c'est la perfection.

J'engageai la conversation sur la marque Clinique, toujours sur les traces de l'astuce publicitaire qui m'échappait, mais Prisca ne m'en apprit guère davantage.

— C'est une bonne marque. C'est clair, j'ai tapé dans les produits les plus chers, se contenta-t-elle de répondre.

— Les plus chers ? Attends, je ne comprends pas très bien. Tu n'as pas un sou vaillant et tu choisis les produits de beauté les plus chers ?

Elle éclata de rire, se retourna vers moi et s'adossa contre le lavabo, le visage en chantier.

— Non mais on ne s'est pas bien compris, là. Tous ces trucs, je les chourave dans les grandes surfaces. Comme tout ce que j'ai, d'ailleurs. L'alimentation, les disques, les fringues, les cosmétiques, l'alcool pour les teufs, tout quoi ! Même l'aspirine. On devrait faire le compte de tous les jeunes qui comme moi n'ont pas de travail, pas droit au revenu minimum parce qu'il faut avoir vingt-cinq ans, tous ceux qui n'ont aucune chance de poursuivre des études et obtenir une misérable bourse, qui couvrirait de toute façon à peine les droits

d'inscription à une fac surpeuplée et vermoulue, tous ceux que les parents ne peuvent plus voir en peinture, les ponts coupés à la première crise adolescente ou sociale venue...

Elle comptait sur ses doigts les conditions qu'elles énumérait.

— ... Et on verrait les centaines de milliers de jeunes qui comme moi se trouvent dans une logique de démarque inconnue. Ou alors ils n'ont plus qu'à se supprimer tout de suite, ou faire le trottoir, filles ou garçons, majeurs ou non, puceaux ou non ! L'égalité des chances ? Mon cul, oui ! C'est mathématique, il doivent bien s'en douter un petit peu, ceux qui décident, que nous sommes piégés et n'avons exactement aucune issue, aucune ressource, qu'il ne nous reste que la démarque inconnue pour survivre, juste survivre si c'est pas trop demander, tant qu'on est debout.

— Démarque inconnue ?

— C'est un des postes de la comptabilité d'une grande surface, ça correspond à la fauche. Moi, j'appelle ça la redistribution des richesses, un petit pourcentage prélevé de force sur le chiffre d'affaires des as de la productivité, toujours plus prospères, eux, depuis qu'ils ont supprimé tous ces emplois, au lieu d'en créer comme convenu. Parce que merde, à la fin ! Qui vole qui, au juste ? Nous nous trouvons dans l'un des pays les plus riches du monde, faut pas déconner ! On s'excuse d'exister !

Quel désastre. Lorsque Prisca décrivait ainsi ses conditions d'existence, la voix étranglée et les petites narines trémulantes d'émotion, sans illusion, j'avais la conviction que depuis que je l'avais fui, le système s'était salement laissé gangrener, pour torturer, pour sacrifier ainsi sa jeunesse.

Me revenait en mémoire mon adolescence, vers la fin des années quatre-vingt. Tout ce que m'inspirait cette société dont l'abondance extrêmement surfaite masquait mal l'absence de générosité, cette cynique frivolité pailletée qui transpirait à la télévision, que j'avais en horreur, et toute cette suspicion que je tentais maladroitement d'exprimer, que l'on n'attribuait alors qu'aux marginaux, aux sous-groupes décalés, aux drogués. Nul n'osait plus, aujourd'hui, nier qu'une bonne partie des hommes, castrés, frustrés, humiliés, devaient se résigner à ne jamais jouir de ce que produisait la Terre et l'Homme.

Plus personne désormais n'osait nier que des malheureux finissaient par se supprimer, s'ôter la vie par simple *manque d'argent*, lorsque la pression devenait intolérable, que l'Administration ou les banques, voire les deux de concert, mettaient la menaçante machine en marche. Plus de quoi payer, plus de quoi vivre, alors fini de vivre, minés, éliminés. Le Monopoly. Boum !

Comme la savane, la brousse, la jungle, pouvaient faire figure de vulgaires parcs d'attractions, comparés aux sournoises conditions

d'existence de mon espèce. Du suicide comme processus dominant de la sélection naturelle chez l'Homme. Quand donc allait-on cesser définitivement de saper l'existence des hommes avec l'argent qui leur manquait — frauduleusement confisqué par les milieux d'affaires — et dont ils avaient pourtant besoin, l'argent destructeur de passions et d'envies de vivre, l'argent *killer* ! Quand donc ?

La grande ambiguïté du système était de ne pas admettre l'existence du mal, de ne pas intégrer la délinquance comme élément de survie à ses défaillances. « Toutes nos humiliations viennent de ce que nous ne pouvons pas nous résoudre à mourir de faim », avait écrit Emil Cioran.

J'avais plus que jamais la certitude que l'Occident, au moins, s'était doté d'un régime socialement, affectivement et intellectuellement inadapté, voire nuisible à la majorité des hommes, et non seulement aux plus humbles d'entre eux.

Prisca était en train de m'expliquer que l'on finissait vite par comprendre le profit que l'on pouvait tirer de l'indifférence suprême.

— Aveugles à mes malheurs ? Aveugles à mes délits !

— Mais tu n'as jamais de pépins ? demandai-je. Ils ne t'attrapent jamais, dans les grandes surfaces, à voler comme ça ?

Elle hochait la tête en soupirant, l'air technicienne en Redistribution des Richesses expliquant son savoir-faire dans la démarque inconnue.

— Des accidents, oui ça arrive. Il faut bien faire attention aux puces antivol électroniques collées sur les produits, désactivées par le scanner à la caisse. Il faut les arracher discrètement, sinon elles sonnent à la sortie. Et puis il faut étudier le comportement des vigiles, les mouvements, les relâchements. Mais tu dois savoir que le personnel des grandes surfaces s'en moque un peu, lui-même contribue à une bonne moitié de la démarque inconnue. Normal. Pas considéré et payé à coups de lance-pierre, alors pas concerné. Prévisible, non ? N'empêche que ça arrive, des taches qui se prennent au sérieux, des cow-boys. La semaine dernière, je me suis faite prendre...

— *Fait* prendre, pas faite prendre.

— Ben pourquoi, je suis féminin, non ?

— Oui mais non, euh... Comment t'expliquer... Écoute, crois-moi sur parole, c'est *fait* prendre.

— Oui bon, le type de la sécurité m'a attrapée. Le crétin de première catégorie. « Ne vous faites pas d'illusion, mon collègue vous pistait du bureau sur le circuit vidéo, relié à moi par oreillette, là, vous voyez ? » Et il m'a montré son oreillette sous ses cheveux en crânant. C'était l'inspecteur Gadget, dis donc ! Il me proposait une

transaction : si j'achetais la marchandise, il ne prévenait pas la police. « Non, sérieux ? je lui ai répondu. Si je vole c'est que je n'ai pas d'argent ! » En définitive, il s'est contenté de me faire signer une reconnaissance de vol. Et puis avant de me relâcher, il m'a lancé : « À bientôt. » « Même pas en rêve ! » j'ai dit. La règle élémentaire, c'est de ne jamais revenir où je me suis déjà faite prendre une fois.

Elle se retourna sur le miroir et poursuivit son massage facial.

— Mais je tiens à te rassurer, précisa-t-elle, je ne vole jamais un particulier, moi, contrairement aux innombrables petits imposteurs de la vie quotidienne. Je ne m'attaque qu'aux grandes surfaces, sans méchanceté.

J'aimais bien. Dans sa punkitude, Prisca avait sa déontologie.

— Je ne suis pas inquiet, Prisca ! m'exclamai-je. De toute façon il n'y a rien à voler, à La Dune aux Chats.

— Qui sait... murmura-t-elle en m'adressant un regard malicieux dans la glace.

Je secouai machinalement mon brumisateur d'eau minérale comme un shaker à cocktails, tout songeur, tentant malgré moi d'établir un inventaire des choses de valeur que le refuge pouvait renfermer. La chaîne hifi, les livres, l'harmonica, et de la nourriture pour chats en veux-tu en voilà. Pas de quoi se faire des cheveux blancs ! Je souris, et rejoignis la cuisine, en bas.

— C'est quoi le programme, aujourd'hui ? me cria-t-elle.

— Eh bien j’avais pensé jeter un œil dans la pinède autour du refuge, l’absence de Perséphone me préoccupe. Il ne faudrait pas qu’elle soit en difficulté quelque part. Ça va nous donner l’occasion de nous promener un peu.

Les petits mocassins blancs de Prisca étaient fort élégants, mais il y avait mieux pour marcher sur mes pistes sablonneuses. La jeune stagiaire ne se plaignait pourtant de rien et se dandinait devant moi comme un mannequin à un défilé de mode. L’air marin s’était imprégné de résine, la voûte de la pinède filtrait les rayons de soleil, il faisait bon, quoi. J’espérais qu’elle était sensible aux récitations des oiseaux et des insectes, aux senteurs du vent, à la sérénité des lieux.

Je ne compris pas tout de suite :

— Saxophone ! Saxophone ! chantait Prisca sur le chemin.

Puis j’éclatai de rire :

— *Perséphone*, pas saxophone ! Perséphone... C’est le nom de la déesse de l’enfer, une sale histoire mythologique.

— Ah ? Une copine des Hell’s Angels, quoi !... Eh bien, si tu tiens à retrouver Perséphone, tu ne penses pas qu’il faudrait l’appeler un peu ?

— Pas la peine. Si elle est dans les parages, elle sait déjà que nous sommes à sa recherche, pas besoin de l’appeler. C’est comme qui dirait de la télépathie.

— Pfiuu ! Tu es genre cosmique, toi, dis-moi.

Je restai silencieux. La télépathie, la transmission de pensée entre les chats et moi, était un phénomène que je pouvais couramment vérifier, mais la performance d'en convaincre Prisca me fatiguait d'avance. D'ailleurs, je commençais d'avoir la conviction que Perséphone s'était enfuie dès qu'elle comprit — et comment sinon par télépathie — que j'allais accueillir une étrangère humaine. Dans ce cas, s'imaginer la retrouver en l'appelant ici et là dans la pinède me paraissait bien présomptueux.

— Et dis-moi, me demanda-t-elle plus loin, les chats, tout ça, le refuge, ça rapporte ?

Je stoppai net et la considérai stupéfait.

— Regarde-moi bien, Prisca. Franchement, est-ce que j'ai la tête de quelqu'un qui gagne du pognon ?

Adorable petite Prisca, avec ses drôles de préoccupations, influencée par ses semblables. Adorable Prisca qui ignorait encore que parmi les plus cruels se trouvaient les hommes d'argent. Je lui expliquai que je me contentais de gérer au mieux de maigres subventions afin que le refuge fonctionne convenablement tout le long de l'année. Durant l'été, j'obtenais quelques pensions, la garderie des chats dont les maîtres partaient en vacances, les gamins en centre aéré, le chat ici. Ce revenu nous permettait de faire face à l'hiver, époque à laquelle le refuge tenait davantage de l'abri social

bénévole, et de rembourser l'emprunt que j'avais contracté à la création de La Dune aux Chats.

— Comment arrivent-ils jusqu'ici, les chats abandonnés ?

— Ils n'arrivent pas jusqu'ici. Je vais les chercher en ville. Des gens m'appellent, une sorte de réseau dans Montpellier. Nous observons la société des chats, et agissons. Par exemple, il faut être capable de distinguer un chat parfaitement intégré à un clan dans la cité, depuis sa naissance, d'un autre récemment abandonné par un homme et pas forcément admis par ses frères émancipés. Et puis il y a les malades, et aussi les accidentés de la rue, ils sont nombreux. Je les embarque au refuge, ils y restent le temps que le vétérinaire ait tout remis en ordre, stérilisé les femelles, puis je retourne les déposer dans leur quartier, à l'endroit exact où je les ai trouvés, à moins que La Dune soit davantage à leur goût. Mais la plupart de mes protégés sont des chats trahis par les hommes. Plus de deux cent mille abandons d'animaux par an, les modes qui passent, les jouets cassés. C'est l'explication de la présence au refuge de Mordor, ce splendide angora, acheté sur un coup de tête, de toute évidence à l'issue d'un joli petit reportage à la télévision, et odieusement lâché dans le caniveau à la première complication. Ces abrutis devraient apprendre à se contenter de visionner une vidéo sur les chats de temps en temps, si l'amour d'un être vivant leur passe si rapidement, ou d'un bouquin animalier, je sais pas, un roman avec des chats. Ils

ne sont même pas capables d'arroser régulièrement une plante plus d'une année !

Je m'emportais. Quitte à discuter, je m'emportais. Je n'avais pas parlé depuis si longtemps.

— Je me demande bien comment tu t'y prends pour approcher les chats dans Montpellier, fit ma petite apprentie après quelques minutes. Chaque fois que je tombe sur l'un d'eux, chaque fois que je m'approche d'un matou pour le caresser, il détale et disparaît je ne sais où.

— Vraiment, ça t'étonne, cet instinct de repli ? J'ai pourtant l'impression que l'homme lui-même est passé champion, dans l'art de l'inabordable. Toi, moi, et les autres, ne passons-nous pas notre temps à nous soustraire aux contacts quels qu'ils soient ?

— Non, ce n'est pas ce que je veux dire. Ce qui m'étonne, c'est que tu parviennes, toi, à leur inspirer confiance.

— C'est que je parle chat. Mais tu sais, j'ai beau parler chat, certains m'envoient balader. Ceux qui ne veulent plus rien savoir de l'Homme. Ceux qui n'auront plus un soupçon de foi en l'être humain.

Elle m'écoutait attentivement. Je trouvais cela plaisant, exceptionnel, inédit. Nous marchions dans la pinède et elle m'écoutait parler.

— Tu as un compte en banque ? demanda-t-elle soudain au bout d'un long silence.

— Évidemment, pourquoi donc ?

— Eh bien, déclare ton chéquier et tes papiers volés. Ensuite, signe des chèques pendant l'opposition bancaire. Tu remplis un Caddie dans deux ou trois grandes surfaces, et voilà une bonne chose de faite ! Ce n'est pas plus compliqué que ça.

Je scrutai ma petite stagiaire. Cela ressemblait à une plaisanterie, mais elle n'avait pas l'air de blaguer.

— Moi je n'ai jamais eu assez d'argent sur mon compte pour qu'ils consentent à me délivrer un chéquier, mais sinon, tout le monde le fait. Mon père l'a fait, tous mes amis aussi, tu devrais le faire. Pour tes chats, et pour toi aussi. Il y va de la redistribution des richesses. Tous les fauchés devraient s'y mettre, avant de se voir refuser un chéquier pour motif de revenus insuffisants.

— Je ne te crois pas. Tu ne vas tout de même pas me dire qu'ils laissent les gens établir tranquillement des faux chèques comme ça !

— C'est exactement ce que je te dis. Bien entendu, si tu fais opposition à ton chéquier tous les ans, là, ils vont se bouger et t'avoir à l'œil, mais une fois dans ta vie, ou bien tous les dix ans comme mon père, ça passe comme une lettre à la poste. Ta banque s'en fout : tu ne lui as rien volé après tout, tu lui rapportes même

des frais d'opposition. La police, elle, se contente de te faire signer ta déclaration de vol. Si le flic est assez réveillé ce jour-là, il va enquêter un peu, c'est-à-dire qu'il va te demander : « C'est pas vous au moins ? » Tu réponds que non, et en avant ! Si tu es perfectionniste, tu t'offusques. Si tu es culotté, tu l'engueules un peu, rapport à ses insinuations. Tu verras, il s'excusera.

— Je n'ai jamais eu affaire à un flic de ma vie, dis-je.

— Vraiment ? Quelle chance.

Et elle m'expliqua les quelques précautions à prendre aux caisses des grandes surfaces afin de ne courir aucun risque avec des chèques soi-disant volés : ne pas dépasser la cinquantaine d'euros de marchandise, s'assurer que le chèque est rempli automatiquement, et modifier légèrement sa signature supposée contrefaite. Cela me semblait fou, j'avais du mal à croire que c'était si commode, qu'ils n'étaient pas plus malins que ça.

— Non mais attends. Il existe bien un fichier de chèques volés, c'est automatisé, mais la mise à jour n'est pas instantanée. Tu as bien trois jours. Non, je t'assure que ça marche. À moins de te photographier, ils n'ont aucune preuve que tu as utilisé ton vrai-faux chéquier volé. Aucune !

Évidemment, nous ne trouvâmes Perséphone nulle part. Ma foi... Elle reviendrait peut-être une fois le stage de Prisca achevé.

De retour au refuge, Loco nous fit le spectacle. Une dizaine de chats s'étaient réunis autour d'un pin et regardaient en l'air. Une partie de l'arbre se balançait dans l'atmosphère, portée à droite et à gauche par le poids de Loco qui s'agrippait à grand-peine à une branche bien frêle pour supporter mon bon gros chartreux acrobate. Ils avaient dû faire un pari, les autres et lui :

— T'es pas cap' de monter tout en haut.

— Qu'est-ce que vous croivez, bande de bouffons ! Vous allez voir si j'suis pas cap' !

Du coup, il s'y trouvait presque, tout en haut. Mais méchante était sa posture et ses spectateurs semblaient pris du remords de l'avoir encouragé à y grimper. Il voltigeait dans les airs, à quinze, vingt mètres d'altitude, les quatre pattes bien serrées autour de sa petite branche, le visage fermé, appliqué à masquer sa probable inquiétude.

— Mince alors ! Qu'est-ce qu'on fait ? s'écria Prisca en s'agitant dans tous les sens. Tu as une échelle, un truc ?

Je contemplais mon chat, tout là-haut, et ne paniquais pas le moins du monde. Un sourire avait même trouvé le moyen de se poser sur mes lèvres, pour tout dire.

— Oh ! Dis ! Oh ! Tu ne vois pas qu'il va se casser la figure d'une minute à l'autre, ton chat ? Fais quelque chose, à la fin !

Je me contentai de faire demi-tour et de me diriger vers la maison.

— Eh ! Oh ! couina Prisca dans mon dos. Qu'est-ce qu'on fait, qu'est-ce qu'il faut faire...

— Mais rien du tout. Et surtout pas demeurer là devant lui à paniquer et s'exciter et crier et tout ! Contrairement à ce qu'on pourrait s'imaginer, un chat est parfaitement capable de redescendre d'où il est monté. C'est délicat, mais ce qui peut le perturber et lui faire perdre ses moyens, c'est précisément de nous agiter au sol.

— Mais il va tomber !

— Pas sûr, chantai-je tranquillement en pénétrant dans la cuisine ombragée. Et puis même s'il tombe, bah ! ce n'est pas bien haut pour un chat, crois-moi. Il serait un peu sonné, voilà tout.

Et je lui relatai un épisode qui remontait à la prime jeunesse de Loco. Ah ! Seule la vie de Loco ferait un tel roman. Un Jack London, au moins. Miraculeusement trouvé quelques semaines après sa naissance, grelottant dans la neige d'une forêt allemande, par un vague ami qui terminait son service militaire à Baden-Baden, il fut caché et nourri dans la caserne, puis parcourut la France en train en compagnie de son bienfaiteur, jusqu'à Montpellier où ce dernier me le confia. À l'époque, je vivais encore en ville, dans un studio au cinquième étage d'un immeuble. Loco avait trois ou quatre mois lorsque l'accident se produisit. J'étais en train de

prendre mon petit déjeuner, attablé face à la fenêtre, et observais mon petit compagnon qui s’amusait à y faire de l’équilibre. Des dizaines de fois je l’avais averti du danger auparavant, mais c’était plus fort que lui, dès que j’ouvrais cette satanée fenêtre, il y bondissait et parfois même y chassait les mouches ou observait les passages de pigeons ou d’étourneaux, à ma grande frayeur.

— Loco descends donc de là, tu vas tomber.

— Penses-tu !

Je pris mon bol et le portai à mes lèvres. Lorsque je le reposai, Loco avait disparu de la fenêtre. Je me souviens, mon cerveau eut besoin d’un peu de temps pour analyser cette différence dans le décor que mon champ de vision captait, cette différence entre avant ma gorgée de café et après. Loco était tombé de ma fenêtre du cinquième étage. Je me précipitai dans l’escalier et le dégringolai en braillant. Une fois sur le trottoir, dans l’agitation de la cité, j’aperçus le chaton, le visage sanguinolent, tentant d’escalader la façade de l’immeuble en hurlant de désespoir, désorienté et épouvanté par tout ce monde, tout ce bruit, toute cette inédite activité humaine, et toute cette indifférence à son drame.

— LOCO ! LOCO ! pleurnichai-je, moi-même épouvanté à la vue de son sang.

Je m'en emparai et sentis son petit corps secoué de tremblements, traversai la rue, manquai de me faire renverser, puis m'engouffrai dans la pharmacie qui se trouvait là.

— Je vous en prie ! Vite ! Occupez-vous de mon chat, il vient de tomber du cinquième étage ! Dépêchez-vous, il est très mal, là !

Le brave pharmacien se contenta de nettoyer le sang de mon pauvre Loco et m'assura qu'il n'avait guère que la lèvre fendue. Il s'était parfaitement reçu au sol, et devait plutôt se trouver en état de choc. Il me délivra des gélules et nous remontâmes chez nous, le jeune Loco tout tremblotant et moi. Une fois à la maison, mon petit compagnon se tapit immédiatement sous l'armoire et n'en bougea pas des vingt-quatre heures qui suivirent. Je lui avançai ses repas, dans lesquels j'avais mélangé le contenu des gélules, et le laissai tranquille. Je pus me rendre compte par la suite que cette mésaventure avait marqué une étape chez Loco. D'un comportement espiègle de son âge, il adopta soudain les attitudes adultes du chat intellectuel et contemplatif. Je notai même pour les premières fois les longs clins d'œil fraternels qu'il m'adressait lorsque je surprénais son regard posé sur moi depuis longtemps, moi lisant ou dormant. De l'affection, de la confiance, de la reconnaissance comme aucun de mes congénères ne m'en avait jamais témoigné. Il est vrai que je n'avais jamais encore été amené à relever un humain d'une chute de cinq étages.

— C'est dire s'il sait ce qu'est une chute, concluai-je à l'adresse de Prisca qui m'écoutait religieusement.

D'ailleurs, un quart d'heure plus tard, notre héros regagnait la maison, traversait la cuisine sans nous accorder le moindre regard, dans l'unique but de nous signaler qu'il s'en était très bien tiré, et entamait une sieste réparatrice à la fraîcheur de la bibliothèque.

— Alors ? Hein ? Tout se passe bien avec Prisca ? me demandait l'éducateur de France-Génération au téléphone. Pas de problèmes entre vous ?

— Ma foi, aucun problème. Elle a sans doute davantage appris sur les chats en une semaine qu'en dix-huit ans.

Il poussa ses petits soupirs rassurés. Non pas que le travailleur social était convaincu que la connaissance des chats serait de la plus haute utilité à notre jeune protégée pour tirer son épingle du jeu des hommes, mais il devait songer que Prisca avait su faire preuve de savoir-être, le fameux savoir-être grâce auquel on se voit accepté quelque part par quelqu'un. J'en convenais, c'était une petite victoire, mais je m'étais pour ma part montré facile.

— Et, euh, l'emploi du temps ? risqua-t-il avec délicatesse.

L'emploi du temps... Ah oui ! Les horaires, tout ça.

— Eh bien, nous abordions la grammaire chat, là.

— Quoi ça ?

— Je plaisante bien sûr.

Il demanda à lui parler et, de la cuisine que j'avais rejointe après avoir tendu le combiné à Prisca, je l'observai se tordre littéralement de rire au bout du fil, captivée par ce que son éducateur lui racontait.

— C'est pas vrai !... Non, allez !... Mouahahah, je le crois pas !

Les nouvelles de la civilisation paraissaient si désopilantes que j'avais hâte d'en rire à mon tour. Lorsqu'elle me rejoignit, ma jeune stagiaire eurasienne me mit dans la confidence :

— Trop mort de lol ! Les chômeurs ont plastiqué un Pôle Emploi de Montpellier, celui de la rue de l'Industrie ! Tout a sauté, il y a même deux blessés !

— Aaah ! En effet, c'est poilant ! m'exclamai-je en hochant la tête.

— Bah ! Ça devait arriver un jour ou l'autre. Ce Pôle Emploi, c'était quoi ? C'était comme une boulangerie sans pain ! Tu rentrais là-dedans, un service d'ordre te demandait presque ce que tu venais y fabriquer ! Excuse-toi vite d'exister encore, au Pôle Emploi ! Non seulement nous n'avons pas de travail, mais encore ils nous affirmaient que c'était de notre faute ! J'ai bien contacté cent

patrons, depuis ma majorité. Alors quand tu demandes cent fois si tu peux te mettre là et quand cent fois on te répond non, tu fais comme n'importe quel être vivant, tu finis par ne plus y aller. Genre répulsif, le monde du travail, tu vois ? Non mais oh ! Et par-dessus le marché, il fallait voir comme ils nous parlaient, chez Pôle Emploi ! Je te jure ! C'est bien simple, toutes les fois où j'y suis allée, j'en suis ressortie en pleurant d'humiliation... Moi, si peu sensible.

Je devais avouer que je m'imaginai difficilement Prisca en train de pleurer des rivières pour un oui pour un non, mais sensible, jeune fille, tu l'étais bel et bien. La sensibilité, cette caractéristique de l'Homme qu'il croit devoir constamment réprimer pour s'en tirer. Les fameux états d'âme. Cela dit, une agence pour l'emploi capable d'humilier aux larmes une petite panthère comme Prisca n'avait-elle pas cherché le plastiquage, après tout, abstraction faite des deux blessés ?

— Du coup, reprit-elle, mon éduc' me dit qu'il faut que j'aille me réinscrire. Ils ont perdu tous leurs fichiers, tous leurs disques durs dans le sinistre, ils peuvent récupérer certaines informations sur les serveurs, mais il y a des papiers qu'il faut refaire. On croit rêver, hein ! Tu veux bien m'accompagner à Montpeul', cet après-midi ? Hein ?

Je n'avais pas piloté ma vieille DS noire depuis des semaines, et ne m'étais pas rendu en ville depuis des mois, mais mon style de

vie me dispensait-il de rendre un petit service de temps en temps ? Non. Alors nous prîmes la route pour « Montpeul' ».

— Ouais ! Fonce ! Vas-y ! criait Prisca en s'agitant sur son siège comme une enfant. Elle est d'enfer, ta DS !

— Tiens, on va voir un peu ce que tu as dans le crâne, lançai-je grisé. Écoute-moi bien : Soit une route sur laquelle roulent trois voitures, nous sommes dans la troisième. Nous dépassons la voiture qui se trouve en deuxième position. Question : En quelle position nous trouvons-nous alors ?

— Euh, nous dépassons la deuxième, donc nous sommes les premiers, répondit-elle immédiatement.

Mon visage rayonna, alors elle fronça les sourcils, doutant peu à peu de ce triomphe si facile.

— C'est toujours pareil ! persifflai-je. On se jette sur la première idée qui nous traverse l'esprit, on réfléchit après. Maintenant que tu y penses, tu comprends parfaitement que si tu dépasses le deuxième, tu ne peux pas te trouver en première position puisque tu as encore le premier devant toi. Tu dépasses le deuxième, tu deviens deuxième, c'est tout.

Elle me considéra avec sa petite moue de gamine vexée, et ne sembla pas beaucoup apprécier ma démonstration.

— À ce que je vois, tu as fait École du Rire, toi, dans le temps.

Aux abords de la ville, Prisca se vengea en me demandant quel était le cri de la fourmi.

— Le cri de la fourmi ?

— Oui. Le chat miaule, le chien aboie, mais la fourmi, hein ?

— La fourmi ? Euh... La fourmi elle ne dit jamais rien.

— La fourmi CROHONDE ! hurla-t-elle hilare. Elle CROHONDE ! FOUR MICRO-ONDE !!!

Nous cherchions à nous garer le plus près possible du Pôle Emploi lorsqu'elle m'apprit qu'elle avait la sale impression d'être tout le temps surveillée par Loco, au refuge. Il entra dans sa chambre et l'inspectait scrupuleusement, il la suivait des yeux, et s'éloignait à chacune de ses tentatives pour le caresser.

— Est-ce qu'il ne lui arrive jamais de te regarder longuement en plissant ses yeux ?

— Jamais ! Il me regarde avec sévérité, c'est tout ! Loco, il me déteste, c'est clair.

Prisca n'avait manifestement pas encore croisé le regard d'un véritable chat haineux. Cette folie dans le fond des yeux, le signe presque imperceptible, indescriptible d'une imminente et impitoyable offensive. Loco n'avait jamais eu ces yeux-là.

— Il se méfie de toi, c'est tout. Tu es la toute première humaine à séjourner à La Dune aux Chats, et tu es en quelque sorte chez lui, ne l'oublie pas. Ne pas confondre la méfiance ou la crainte

avec la haine. C'est parfois très proche, mais souvent à l'opposé. Vous ne vous comprenez pas encore très bien, tous les deux, pas vrai ?

— Ah parce qu'en plus il y a quelque chose à comprendre !

— Tout le temps, Prisca. Tout le temps.

Joli travail. Vu de l'extérieur, le Pôle Emploi avait une sacrée allure, avec ses parois en Plexiglas que l'explosion avait renflées de toute part. À l'intérieur, c'était le chantier. Des ouvriers s'affairaient un peu partout, en faisant hurler leurs perceuses, leurs ponceuses, leurs visseuses, et une employée tapotait nerveusement sur le clavier d'un ordinateur, installée à des tréteaux de fortune. Elle s'occupait de deux Maghrébins qui demeuraient debout devant elle.

— Je peux pas deviner à votre place ! vociférait-elle alors que nous approchions. Il manque la moitié des réponses, là, sur votre dossier ! Vous comprenez pas le français, c'est ça, hein ? Et vous vous êtes dit comme ça que moi, j'étais là pour vous apprendre le français ! Vous croyez que j'ai que ça à faire, vous, hein ? C'EST ÇA ?

Les deux pauvres Arabes, la quarantaine, se regardaient de côté et semblaient, prudents, accepter le ton sur lequel on s'adressait à eux, cherchant exclusivement à se faire comprendre sans faire de vagues. J'avais déjà mal au cœur. Je n'étais pas en ville depuis une

demi-heure et la nature humaine me donnait déjà mal au cœur. Je tournai les yeux sur ma jeune stagiaire. Je voulais lui indiquer du regard ce que m'inspirait la scène, et aussi consulter sa propre réaction.

— Bon, soupira-t-elle. Ils en ont encore pour longtemps, ces deux-là ?

Telle était sa réaction.

Ces deux-là finirent par renoncer et s'en allèrent avec tristesse en parlant tout bas dans leur langue, et Prisca s'avança devant les tréteaux de l'employée. En l'attendant, j'observai les ouvriers, songeant qu'au moins, le plastiquage de l'agence pour l'emploi avait fourni du travail à quelques-uns. Mais ces ouvriers-là semblaient bien proches de l'âge de la retraite, et des chantiers, au *black* ou non, ils n'en manquaient sans doute pas. Si les jeunes chômeurs avait fait sauter leur agence afin qu'on leur confiât sa réfection, c'était raté. *Damned* ! Encore raté !

Du côté de Prisca, ça chauffait déjà parce qu'elle n'avait pas sa carte de chômeuse.

— Non, je l'ai pas, ma carte ! Et alors ? De toute façon, je viens me réinscrire, ça vous aurait servi à quoi, mon ancienne carte, hein ? Puisque tout a cramé ! Disons que mon ancienne carte, elle a cramé, elle aussi.

— Non mais dites donc, mademoiselle, vous prétendez m'apprendre mon travail, peut-être ? Contentez-vous de répondre à mes questions, si vous le voulez bien. Vous n'exercez aucune activité depuis quand ?

— Depuis tout le temps. Je n'ai jamais travaillé. Enfin si, là, je fais un stage de chats.

— Eh bien ! Mais alors vous n'êtes pas demandeuse d'emploi, puisque vous êtes en stage ! cracha sèchement l'employée. Par conséquent, je ne vous inscris pas, revenez nous voir à l'issue de votre stage.

— Mais c'est dans quinze jours à peine, *l'issue* ! C'est un tout petit stage ! s'écria Prisca en balançant ses bras dans l'air. *Par conséquent*, je suis toujours demandeuse d'emploi, inscrivez-moi ! D'ailleurs c'est mon éducateur qui m'a dit de venir me réinscrire, alors !

— Merci au revoir... Suivant !

Prisca demeura interdite une poignée de secondes tandis que l'employée dressait le cou derrière elle en faisant mine de l'avoir déjà effacée de ses souvenirs. À cet instant, j'eus une idée plus précise du sentiment d'humiliation dont elle pouvait être saisie lors de ses démarches à l'agence, même et surtout si elle faisait preuve de maladresse dans sa manière de s'exprimer.

— Quoi, « Merci au revoir » ? Quoi ? Hein ? hurla-t-elle en cognant ses deux petits poings serrés sur la malheureuse planche des tréteaux de l'employée. Tu te prends pour qui, vieille pétasse, tout ça parce que t'as un boulot et moi pas ? Hein ? Tu veux qu'on te le fasse sauter encore une fois, ton putain de Pôle Emploi ? Tu veux qu'on te fasse la peau, tant qu'on y est ? C'est ça que tu cherches ? HEIN ?

La femme s'empara immédiatement de son téléphone, composa un numéro à deux chiffres et je n'entendis qu'un seul mot s'extirper d'entre ses dents : « Sécurité ». Manifestement, les choses étaient en passe de mal tourner. J'intervins. Au moment où je rejoignais Prisca, deux hommes en costume, deux véritables rugbymen chauves avec des bourrelets au cou, surgissaient sur le théâtre des opérations. J'improvisai complètement.

— Dites à vos gardes du corps de ne pas toucher à cette jeune fille, ordonnai-je à l'employée.

— Non mais vous êtes qui, vous ?

— Je suis le responsable montpelliérain de l'association France-Génération, et nous nous occupons de cette jeune demandeuse d'emploi. Faites-moi le plaisir d'enregistrer tout de suite son inscription. Précisez si bon vous semble qu'elle est actuellement en stage pour encore quelques jours, mais je vous

confirme qu'elle est à la recherche d'un emploi. Me suis-je bien fait comprendre, chère madame ?

Prise au dépourvu, son arrogance s'estompa en un éclair. Elle acquiesça vaguement et renvoya ses gorilles dans la coulisse. Prisca me regardait impressionnée, épatée. Je lui adressai un discret clin d'œil d'intelligence et poursuivis ma petite comédie.

— Je dois ajouter que vous ne semblez pas qualifiée pour un poste d'accueil à l'agence pour l'emploi, à moins que les étrangers, les jeunes, voire l'ensemble des chômeurs, renoncent à la fréquenter. Vous allez entendre parler de mon association, je vous le garantis. Atteinte à la dignité et aux droits de l'homme...

— Non... Non mais att-attendez ! protesta la malheureuse employée catastrophée. Votre chômeuse m'a traitée de... euh, de vieille pétasse ! Elle m'a menacée... Je... euh, je ne mens pas, elle m'a menacée !

— Pas d'histoires ! J'ai parfaitement suivi la scène, madame. C'est votre refus de l'inscrire, suivi de votre mépris, qui ont provoqué cette réaction. Et quand bien même ! Les jeunes sont impétueux, et les étrangers ne possèdent pas toujours notre langue. C'est comme ça que ça se passe. Vous découvrez la vie ? Vous n'êtes pas la personne de la situation, permettez-moi de vous le dire. Bonjour, madame !

J'attrapai Prisca par la manche et nous filâmes sans un mot supplémentaire, plantant là une employée du Pôle Emploi au front perlé de sueur, prostrée à l'idée d'être personnellement dénoncée dans le prochain rapport d'Amnesty International. Une fois à l'extérieur de cet endroit détestable, ma jeune stagiaire m'arrêta, le rose aux joues, le sourire aux lèvres, et murmura :

— Merci.

Puis :

— Pourquoi lui as-tu dit bonjour au lieu d'au revoir ? Tu l'as fait exprès ?

Je n'eus pas le temps de répondre, ses yeux glissèrent derrière mon épaule et son visage s'illumina subitement.

— Stanislas ! s'écria-t-elle. Qu'est-ce que tu fabriques par ici ?

Je me retournai. Un jeune arrivait, les mains dans les poches de son cuir élimé. Le sourire qu'il adressait à sa petite camarade atténuait à peine son air renfrogné. Il embrassa Prisca.

— T'as vu un peu ? lança-t-il en désignant le bâtiment soufflé.

— J'en sors. Il y a deux blessés.

— C'est nous, ça !

— Quoi, c'est vous ?

— C'est nous qui avons plastiqué le Pôle Emploi. Enfin disons que c'est mes potes.

Stanislas me dévisagea en fronçant les sourcils sous sa tignasse hirsute, et interrogea Prisca du regard.

— C'est le type de La Dune aux Chats, tu sais, le refuge. J'y fais un stage.

— 'Jour, marmonnai-je distraitement.

Il m'adressa un clignement d'œil quasi imperceptible et reporta aussitôt toute son attention sur Prisca.

— Je rejoins l'association, on doit préparer une action de protestation contre les municipalités du département qui s'apprêtent à pondre des arrêtés interdisant dans leurs coins touristiques la consommation de boissons alcoolisées en dehors des bars.

— Quoi ?!! s'indigna Prisca en laissant tomber ses bras le long de son corps.

— Tu te promèneras avec une canette de bière sur le territoire d'une station balnéaire, ou sur la plage, et on te collera une prune ! Après les municipalités qui interdisent le torse nu ou la position allongée sur la voie publique, la mendicité, les rassemblement de jeunes comme les raves et les concerts de rock, la vie va très vite devenir un enfer, dans ce pays ! On ne pourra plus faire un pas sans avoir affaire à un keuf ! Mais qu'est-ce qu'ils cherchent, à la fin ? Mais qu'est-ce qu'ils sont en train de combiner ?

Effectivement, cela faisait frémir. De là à ce qu'on oblige les gens à sortir tout le temps rasés et bien coiffés. Anneaux dans les

oreilles réprimés, tatouages limités, transpiration réglementée.
Établissement de cartes de séjour sur les sites touristiques...

— C'est révoltant ! opina Prisca. Je te mens pas, me prit-elle à parti : excuse-toi vite d'exister ! Révoltant !

Stanislas proposa à ma petite stagiaire de se joindre à leur réunion, au siège de France-Génération. Elle me composa un regard suppliant, et soutint qu'elle pouvait très bien se débrouiller pour regagner La Dune aux Chats dès le lendemain. Je ne fis pas d'histoires, il n'y avait aucune raison pour que j'empêche Prisca de prendre part au combat des siens.

Je roulais donc seul en direction de la côte, de retour au refuge. J'étais presque sorti de Montpellier lorsque brusquement les pneus de ma DS noire arrachèrent des hurlements au macadam. Une idée m'avait traversé l'esprit, à un moment déterminant, et j'exécutai un spectaculaire demi-tour en plein milieu de la route. Je regagnai le centre, m'immobilisai aux abords de l'imposant hôtel de police et allai tranquillement déposer une plainte pour le vol de mon chéquier ainsi que de mes papiers d'identité.

Avant d'être amenés à coller des *prunes* aux jeunes buveurs de bière sur la plage, les *keufs* allaient devoir contribuer une fois de plus à la redistribution des richesses. C'était ma façon à moi d'affirmer ma solidarité avec Stanislas, Prisca et tous les autres, tous ceux qui commençaient à sérieusement se demander si ce monde n'était rien d'autre qu'un mauvais rêve, au cours duquel on empêchait à un

certain nombre d'êtres humains d'accéder au minimum vital occidental pour ensuite leur reprocher et réprimer farouchement leur condition, et ce avant même leurs vingt ans.

Il faut bien reconnaître, aussi, que la perspective de remplir les réfrigérateurs du refuge sans me mettre dans le rouge à la banque m'était assez séduisante.

Sur la vitre de la grande porte d'entrée du commissariat central se trouvait apposée l'inscription : « Tirez ». Je m'imaginai un malfaiteur qui arrivait là et qui dégainait illico son Magnum, comme l'y encourageait cette pancarte, et ne pus contenir un bref sourire. En attendant mon tour, assis sur le banc d'un couloir, j'entrepris de fixer mon esprit sur des choses très contrariantes afin de me parer de traits de circonstance, les traits de celui qui venait de se faire voler son chéquier. En définitive, seule l'attente prolongée sur un banc dans un commissariat était suffisamment agaçante pour peu à peu me froncer les sourcils, me pincer les lèvres, puis m'arracher ces petits soupirs sonores si proches des crachements de mes chats : « Frrrrr ». Au bout de trois quarts d'heure d'attente, j'étais mûr pour bondir au visage et griffer sauvagement le premier représentant des forces de l'ordre qui se déciderait à m'approcher.

Le fonctionnaire de police qui était supposé s'occuper de moi vint enfin me chercher et me dirigea dans un petit bureau, probablement celui du service des chèques volés. La mine déprimée,

il tapa avec une étonnante dextérité mon compte rendu d'infraction sur le clavier de son ordinateur. À croire qu'il se bornait à dactylographier des comptes rendus toute la sainte journée depuis des dizaines d'années.

Ma version était simple : mon portefeuille et mon chéquier se trouvaient dans la boîte à gants de mon véhicule, garé près de la gare, et durant mon absence on me les avait volés, ma passagère ayant négligé de verrouiller sa portière.

— Une chance qu'ils ne vous aient pas volé la voiture, marmonna le fonctionnaire de police en me demandant de signer. Bon, voilà le topo : vous téléphonez tout de suite à votre banque afin de faire opposition aux chèques, et puis il faut aller en mairie pour faire renouveler votre carte d'identité. Voilà.

Il se levait déjà de son siège.

— Mais, euh... Vous allez faire quoi, vous, de votre côté ?

Le policier me regarda stupéfait.

— Non mais attendez, là ! s'esclaffa-t-il. Des chèquiers volés, il y en a des dizaines chaque jour, ici. Vous ne croyez tout de même pas qu'on va barrer les routes, boucler la ville et l'aéroport Montpellier-Méditerranée, et procéder à des rafles dans La Paillade juste pour remettre la main sur le vôtre ! Faut pas rêver !

Bon, j'estimai en avoir assez fait, renonçai à enfoncer le clou en évoquant les impôts qu'on payait (*on* ne m'incluant pas

personnellement), et quittai l'hôtel de police, un exemplaire de ma déclaration à la main, avec à peu près la même impression qu'à la sortie du Pôle Emploi. Le talent de ces deux services publics était atrocement représentatif de la ruine de cette communauté, sa piteuse image de marque. Je me mis ensuite en quête d'un café, d'où je passai un coup de fil affolé à La Banque Postale. C'était mal, ce que j'étais en train de trafiquer. Très mal.

— Ooooh ! Mon pôv meussieuuu ! gémit la gestionnaire de mon compte. On eût dit qu'elle allait fondre en larmes sur son bureau à la banque. Vous êtes allé trouver la police, au moins ?

— Oui, ils sont pessimistes. Ils m'ont dit de vous téléphoner fissa.

— Vous savez, ils sont débordés, question chèques volés. Et pouvez-vous m'énumérer les numéros des chèques qu'on vous a volés, précisément ?

— Eh bien figurez-vous que je n'ai pas songé à les noter avant que ça se produise, ironisai-je sur le ton de la colère.

— Oui, bien sûr.

À cet instant, je sentis bien qu'elle explorait l'éventualité d'une tricherie, qu'elle tentait tout bêtement de me piéger le cas échéant, mais j'avais beau ne pas être un professionnel de la fraude, il était illusoire de s'imaginer que j'allais sortir de ma poche intérieure le

fameux chéquier que je venais de déclarer volé afin de lui dicter les numéros des formules.

— De toute façon c'est simple, repris-je, il s'agit du chéquier en cours. Le dernier chèque que j'ai moi-même établi remonte à une quinzaine.

Déterminer les numéros des chèques était une plaisanterie pour la banque. Ensuite, je rouspétai raisonnablement au sujet des frais d'opposition qu'on me notifiait, et promis de leur adresser le jour même la copie de ma déclaration de vol.

Comme c'était vilain, ce que je faisais. Je pouvais encore reculer, me refuser à utiliser la moindre formule de chèque et m'en tenir à ce stade-là de l'expérience, mais ma rencontre avec la malheureuse petite Prisca, la cynique décadence des hommes qu'elle m'avait rapportée, le libéralisme roublard, l'accession des crapules les plus notoires au sommet de l'État, jusqu'au tout récent message du jeune Stanislas : Les nantis finissaient par ne plus tolérer de seulement renifler le peuple démuné sur leurs lieux de vacances, tous ces phénomènes, sincèrement, n'engageaient ni à la vertu, ni aux scrupules, ni à la passivité. J'en avais bien peur.

Je regagnai La Dune aux Chats et m'accordai le reste de la journée pour décider si j'allais véritablement me plonger corps et âme dans une opération *faux chèques en grande surface*, et si oui, quand. Une dizaine d'années de mon existence venait de s'écouler sans le moindre battement de cil, tranquille dans mon coin avec mes frères chats, et je succombais à l'influence de la première jeune humaine venue. Je tournais voleur. À croire que c'était devenu l'enseignement premier, indispensable à tout participant au grand Jeu de Société.

La perspective de cette soirée seul avec mes petits pensionnaires m'était douce. L'hospitalité que les circonstances m'avaient conduit à offrir à Prisca ne me pesait pas, mais il fallait avouer que j'étais moins amené à simuler, voire dissimuler, dans le

cadre de ma relation avec les chats, que lors de contacts avec mes congénères.

J'avais nourri l'espoir de voir Perséphone réintégrer le refuge, au moins pour cette seule soirée, mais elle resta invisible. Loco se montrait discret lui aussi, ces jours derniers. Ses furtives apparitions semblaient de plus en plus relever de l'espionnage. Moi qui ne m'étais jamais absenté du refuge plus de deux jours en dix ans, qui n'avais que très exceptionnellement décalé de quelques heures le repas ou modifié le menu hebdomadaire, moi qui craignais et me dérobaï à toute activité susceptible d'entraîner le moindre manquement à ma fidélité, j'avais pourtant trouvé le moyen de les contrarier.

Tiens ! Tout cela me donna envie d'aller retrouver la Méditerranée avec une petite provision d'arachides grillées. Lorsque Prisca m'accompagnait sur la plage, elle ne tenait jamais en place bien longtemps. Elle disait ne pas parvenir à rester assise comme ça des heures entières sans que rien ne se passe, n'avoir pas ce côté contemplatif. Ces instants sur la dune, pour ma part, me procuraient davantage qu'un spectacle. Ces heures durant, j'affirmaï mon lien, mon rapport, mon appartenance à la Nature. Je n'étais pas son témoin, j'étais partie intégrante de la Nature. Alors ma petite stagiaire soupirait. Il n'était question que d'un réflexe, d'une conscience plus ou moins développés selon les êtres.

Loco était justement en train de crapahuter sur la plage déjà déserte. Il creusait des trous çà et là, s'acharnait sur un insecte ou un crustacé, revenait sur ses pas, sniffait la mer, examinait les coquillages que la marée avait abandonnés sur le sable mouillé. Je l'observais de ma dune, tout en haut, en grignotant mes cacahuètes.

Je suivis des yeux sa promenade durant une dizaine de minutes, avant de me décider à lui signaler ma présence. Je claquai tout simplement trois fois ma langue. L'audition des chats est deux fois plus performante que la nôtre, il se retourna immédiatement dans la bonne direction et sa queue se dressa à la verticale, à peine inclinée à son extrémité, manifestation de l'amitié du chat. Il s'assura de l'absence de Prisca, puis galopa à vitesse grand V jusqu'à la dune, qu'il escalada péniblement sous mes encouragements. Je lui adressai une petite tape de félicitations, il s'allongea face à moi et me fixa longuement, un soupçon de reproche dans les yeux.

— Bon ! Bon, Loco ! De toute façon, elle ne passe pas la nuit ici. Et puis zut à la fin ! Tu as toute une bande de bons copains au refuge, un chouette harem régulièrement mis à jour, et moi... Hein ? Et moi, je suis supposé faire quoi, dans tout ça ?

Nous poursuivîmes notre conversation un bon quart d'heure, puis ce fut la bagarre. Un petit corps à corps entre frères. Je parvins à bloquer ses quatre membres entre mes mains quelques secondes, mais il se dégagea et m'asséna un grand coup de patte dans la figure.

Les oreilles plaquées en arrière, immobile, il attendit ma réaction. Je mis ses réflexes à l'épreuve en amorçant des attaques que j'interrompais aussitôt, puis m'écroulai brusquement sur lui.

— Rhâââ ! Loco, les griffes ! Les griffes, bordel !

Ce salaud me labourait le dos. Je dus m'immobiliser, il était littéralement planté dans mon dos, et plaqué sur tout mon ventre.

— Loco ! Loco, ça suffit ! Retire tes griffes tout de suite, menaçai-je entre mes dents.

En vain. Il me regardait droit dans les yeux, l'effronté. Non, pas un regard de haine. Il jouait plutôt avec mes nerfs. Il n'y avait plus qu'à attendre son bon vouloir, ne pas bouger trop et attendre de sentir les griffes se rétracter progressivement.

Le Caddie me traînait à grand-peine dans les allées de l'immense centre commercial que j'avais prudemment sélectionné afin d'y accomplir mon forfait : interminable parking de milliers d'emplacements, caisses dotées du fameux appareil à remplir automatiquement les chèques, des files, des rangées, des masses, et nulle place à l'individu.

Pour tout dire, j'étais dans mes petits souliers, mon vrai-faux chéquier volé dans la poche. Je comparais des tarifs, inspectais des étiquettes, m'appliquais à me comporter en bon consommateur lambda très concerné par les prix au kilo ainsi que les poids nets égouttés, mais devais tout de même me répéter mentalement chaque trente secondes que rien, strictement rien ne pouvait indiquer à quiconque la nature de mon dessein.

« Alors pourquoi me regardent-ils tous comme ça ? »

Le seul instant critique, l'unique minute décisive serait celle durant laquelle une caissière traiterait mon titre de paiement. Pas avant. Je ne courais pas l'ombre d'un début de risque avant le moment de passer aux caisses.

« Oui, mais pourquoi me regardent-ils tous comme ça ? »

Je sentais déjà mon psoriasis — dermatose foudroyante provoquée notamment par le stress, que j'étais parvenu à enrayer depuis quelques années — recommencer à me démanger sur le visage et devinais ses plaques de sécheresse cutanée me défigurer. Il s'écoula un bon quart d'heure sans que le moindre article ne tombât dans mon Caddie. Comme si l'acte de m'emparer d'une première boîte de petits pois pour la déposer dans mon chariot anéantissait à lui seul toutes les chances qu'il me restait encore de renoncer. Puis je m'adaptai peu à peu, me décontractai, et choisis pour commencer des petits pois très fins, de peur que les petits pois extra-fins n'attirent l'attention sur moi.

« Ai-je la tête de quelqu'un qui peut se payer des petits pois extra-fins ? »

Je respectai d'ailleurs cette dérisoire précaution tout le long de mes « achats » : mépriser les premiers prix, mais exclure aussi les produits les plus onéreux.

Petit à petit, mon Caddie s'emplit. Lorsque je me sentis parfaitement à mon aise, grisé par cette subite, cette magique faculté

de consommateur, cet inattendu *pouvoir* d'achat, mes choix se firent même plus débridés, plus fantaisistes : crevettes décortiquées, filets de sardines et jambon torchon pour les chats ; un bon kilo de noix de cajou et quelques bouteilles de vodka et de muscat de Rivesaltes, ou encore bières étrangères pour moi ; soda de merde pour ma petite stagiaire, ainsi que des céréales pour ses petits déjeuners.

« Des trucs de djeun's, quoi ! »

Je tombai bientôt sur le rayon de la culture de grandes surfaces et trouvai mon bonheur : un disque du fameux pianiste Sviatoslav Richter interprétant Bach en public. Un disque *live*, doté d'une petite pastille autocollante rouge stipulant : « Vu à la télé ! »

Rayon littérature, Guy des Cars faisait encore la pluie et le beau temps. Parmi la foulditude de transcriptions d'émissions télévisées triomphantes — les fautes d'orthographe et typographiques en cadeau commercial —, je dénichai et feuilletai le livre d'un scientifique japonais qui commençait par ces lignes : « Un homme consomme quarante fois plus d'énergie qu'il ne devrait le faire en tant que simple membre du monde ; la population humaine est trente fois plus nombreuse qu'elle ne devrait l'être. Les hommes sont des êtres vivants dont l'existence brave les principes mêmes de la vie. »

La disposition de cet ouvrage entre la production de *CARS*, *Guy des* et les produits dérivés de l'audiovisuel avait quelque

chose d'incongru, de cynique. Selon moi, l'un des messages les plus dramatiques qu'un être humain pouvait chercher à transmettre à ses congénères ainsi référencé dans un hypermarché ne pouvait résulter que de l'erreur d'approvisionnement, ou alors de l'habileté d'un service de marketing. Guy des Cars n'avait qu'à se bien tenir, Cioran bientôt serait présent dans les rayons. Avec la mention « Ouverture facile » comme sur les cartons de lait ou les boîtes pour les chats. Avec une offre de réduction. 20 % de produit cioranique en plus.

Puis partez mourir.

Je m'emparai plus loin d'un gros sac de terreau à l'or brun pour mes ficus. Au passage, j'attrapai un flacon d'engrais liquide. Sur l'étiquette, je lus : « Les plantes ont besoin d'amour et de Substral. » Les coquins préparaient le terrain : je ne donnais pas dix ans à ces spécialistes en farces et attrapes pour lancer sur le marché des flacons d'amour liquide pour les plantes.

Sans frotter.

M'éloignant du rayon jardinage, je retournai aux cosmétiques où j'avais oublié les brumisateurs d'eau minérale si chers à mes ficus. Si chers tout court. Dix euros le litre d'eau de source ! La roublardise à l'état pur.

D'habitude, les ravitaillements du refuge se limitaient prudemment aux sacs de croquettes, aux abats, et à mes arachides

fraîches. Je n'avais aucune conscience de l'évolution des produits que l'on pouvait trouver dans les grandes surfaces. Une escalope fourrée au fromage. Le fromage dessus ou autour, à la rigueur, je pouvais l'envisager, mais ce vague amalgame de viande de porc et de fromage heurtait ma conception de l'alimentation humaine. Les bâtonnets de poisson aromatisés au crabe ! Oh ! Ah ! Le surimi ! Avec ses jolies couleurs de crabe, qui cependant ne dépassait pas 5 % des ingrédients ! Le jus d'orange à base de concentré de jus de fruits ! La terrine de canard (porc : 70 %, canard : 10 %) ! Les dessert ou biscuits *goût* chocolat, *arôme* noisette... Les mots *imitation*, *substitution*, *ersatz*, vraisemblablement, étaient les mots clés de la contemporaine distribution alimentaire. Or, nulle part ils figuraient. Les fabricants avait même trouvé le moyen de coller des noms codés aux ingrédients, des noms dépourvus de la moindre signification pour le consommateur.

Ces crapules méritaient bien, en définitive, un petit faux chèque d'une centaine d'euros de temps à autre, au nom de toutes les femmes et tous les hommes naïfs qu'ils parvenaient à blouser, sur la crédulité desquels la fortune d'une poignée de rupins reposait.

Mon psoriasis n'aimait pas, mais alors pas du tout ce que j'étais en train de trafiquer : mes joues me démangeaient comme jamais et si je me grattais, j'apercevais les petites peaux mortes tournoyer comme une neige fine et dégringoler à mes pieds. Je

n'avais plus souffert du psoriasis depuis si longtemps ! Eau de mer, soleil et sérénité valaient toutes les pommades du monde, face au syndrome des émotifs. Et il avait fallu cette histoire de faux chèques pour le réveiller.

Il me parut judicieux de choisir une des caisses les plus encombrées, une des caissières les plus affairées, les moins disposées à traquer la fraude, alors que la préoccupation essentielle de l'ensemble des consommateurs était visiblement de réduire le plus possible leur attente, comme s'ils étaient impatients de vider leur porte-monnaie. Au fur et à mesure que j'approchais du tapis roulant, je sentais ma transpiration dégouliner dans mon dos et provoquer des petits picotements à son passage sur les griffures de Loco. Je voulais assister à un paiement par chèque, avant mon tour, afin de me faire une parfaite idée de la procédure, mais tous ces crétins réglait leurs achats par carte bancaire. Puis mes yeux tombèrent sur un écriteau qui exigeait la présentation de deux pièces d'identité pour les chèques supérieurs à cent euros. Au-delà de cent euros, ils prenaient des précautions. Cet écriteau me rassura un petit peu, m'étant fixé sur quatre-vingt euros de marchandise, comme Prisca l'avait préconisé, mais je sentais tout de même une drôle de brûlure dans mes poumons. J'avais la nette impression d'approcher un danger, de courir un risque incontestable, sans pour autant parvenir à juger cette appréhension véritablement désagréable.

Vint mon tour de déposer le contenu de mon Caddie sur le tapis, à la suite de la petite barre en plastique qui délimitait les achats du précédent client. Je jetai un œil sur la caissière, abrutie par sa tâche ingrate et répétitive, ne quittant pas son scanner et son écran du regard, ne disant que bonjour, la somme à payer, merci, et au revoir. J’imaginai que son frère, son père et son fiancé pouvaient très bien, à sa caisse, passer aussi inaperçus qu’une bande d’inconnus.

Une fois la moitié de mes provisions passée au scanner, je préparai mon titre de paiement, le signai négligemment, y joignis ma carte d’identité et déposai le tout devant la caissière avant de faire mine de remplir le talon du chèque. En réalité, j’y inscrivis : *Mektoub*.

— Oui. *Mektoub* ! Si je quitte ce centre commercial les menottes aux poignets, eh bien ! c’était écrit !

À ma grande stupéfaction, la caissière me rendit mes papiers et mon ticket de caisse en me formulant un vague salut. Je m’étais déjà familiarisé à l’idée d’être fourré sans ménagement dans un panier à salade, mais ne demandai pas mon reste et propulsai mon chariot droit devant, direction le grand air.

Le fichier des chèques volés ne pouvait pas être si rapidement mis à jour, Prisca avait raison.

Une fois sur le parking, je respirai à pleins poumons, comme si je remontais d'un quart d'heure d'apnée dans la Méditerranée, et un sentiment extrêmement agréable, un sentiment d'infinie liberté me saisit, comparable à une grande satisfaction érotique. Était-ce d'avoir échappé à un châtement ? Ou bien me considérais-je alors doté d'une sorte de pouvoir sur la fatalité du système ?

À la tête de ce cher Caddie bourré de bonnes choses pour mes chats, mes plantes, ma stagiaire et moi-même, que je m'étais procurées en quelques minutes et sans jamais avoir eu à prononcer un seul mot, je passai devant le stand d'une collecte alimentaire en faveur des Montpelliérains les plus démunis. J'y déposai les petits pois très fins, un paquet de riz, un autre de coquillettes, ainsi qu'un des sachets de café. Cette remarquable générosité me valut de la part des deux bénévoles de chaleureuses louanges que je transmis aussitôt, mentalement, à l'Administration qui ne mettait pas à jour le fichier des chéquiers volés.

Loco avait tout de suite été intrigué par le nombre exceptionnellement élevé de mes aller-retour entre le coffre de la DS et la cuisine du refuge, chargé comme j'étais d'un nombre tout aussi inhabituel de sacs en plastique bourrés de victuailles. Il trottaient derrière ou devant moi, glanant des indices, la queue en point d'interrogation, un œil sur les provisions et l'autre sur ma figure.

« Loco, mon bon Loco ! C'est la fête aujourd'hui ! C'est la Saint-Chat ! Filets de sardines, jambon torchon, crevettes décortiquées... Et tchimpanze pour tout le monde ! »

Que n'avais-je pas dit. Son exaltation était telle qu'il ne parvenait pas à contenir les petits miaulements aigus de chat capricieux que je ne l'avais pas entendu m'adresser depuis sa prime jeunesse. Mais qu'est-ce qui m'avait donc pris de vendre si facilement la mèche ? Comme si nous ne nous comprenions pas, lui

et moi ! Une fois le ravitaillement stocké sur la table, je tentai de m'en débarrasser de quelques coups de pied dans le train, mais il me joua alors une scène bien singulière, un rôle de composition assez mal senti : il s'assit à mes pieds, enroula sa queue autour de lui et, immobile, m'adressa un regard salement subalterne en... en ronronnant ! Il ne m'avait jamais laissé entendre le moindre ronronnement depuis des années !

« Mon pauvre ami tu nous joues quoi, au juste, là ? Tu fais de la lèche, à présent ? Hmmm ? »

J'étais miraculeusement parvenu à heurter sa susceptibilité. Il se redressa et fila dans la cour, la queue basse et agitée à son extrémité, tandis que je m'empressais de camoufler la nourriture dans le réfrigérateur et le buffet.

Une dizaine de minutes plus tard, l'ultime petit paquet d'épices enfoui sur l'étagère du haut, je refermai la porte du meuble et, soulagé, me retournai en soupirant. C'est à cet instant que je me rendis compte qu'une bonne vingtaine de paires d'yeux me fixaient attentivement. Loco avait ameuté la presque totalité du refuge. Trois ou quatre bêtes occupaient le rebord de la fenêtre, et une petite armée encombrait le couloir, mon chartreux à sa tête, fièrement assis au milieu de l'entrée de la cuisine. Une muette excitation régnait dans les rangs, les bougres semblaient déterminés.

« Aboule le jambon, homme ! Dépêche-toi de faire péter les crevettes décortiquées ! » me disaient leurs redoutables regards.

Je m'étais procuré trois kilos de crevettes, j'en conservai un peu pour les retardataires et distribuai les amuse-gueules sans me faire prier davantage. Tout en mâchant, mes petits fauves maugréaient instinctivement leur petite force de dissuasion, défendant la ripaille : « Rhagnarhagnaragn ! »

Béat, je les contemplai ingurgiter le fruit de la redistribution des richesses façon Prisca en m'octroyant une bonne bière allemande, à la santé du patron de la grande surface dans laquelle j'avais établi mon vrai-faux chèque volé, à qui j'avais fait perdre 0,001 % de son chiffre d'affaires.

Prisca réintégra le refuge en fin d'après-midi. J'étais en haut, à badigeonner les feuilles de mes ficus avec de la bière, à l'aide d'un pinceau de cuisine.

— Salut ! chanta ma petite stagiaire eurasienne. Mais qu'est-ce que tu fabriques ?

Je lui expliquai que les plantes adoraient la bière.

— Hein, les filles ? lançai-je à l'adresse des petites feuilles.

Évidemment, je passai pour un cinglé.

— Je le crois pas ! Tu peins tes plantes avec de la bière ? Rhô lui !... Non sérieux, tu es très très grave, toi !

Je me contentai de soupirer.

— Alors ? demandai-je. Quelles représailles envisagez-vous contre les maires et leurs odieux arrêtés ? Allez-vous lacérer leurs costumes avec une lame de rasoir ? Ou bien une bombe ? Hein ?

— Nous sommes déjà passés à l'action, nous avons accompagné France 3 Languedoc-Roussillon dans le bureau de l'un d'eux, tu sais, les actualités régionales, avec la caméra et tout, et nous l'avons tourné minable devant les journalistes, ça passe ce soir à 19 heures.

Je n'avais pas la télévision. De toute façon, la diffusion d'une telle séquence serait à coup sûr remise en question d'ici 19 heures. Il ne fallait pas rêver, le public des actualités régionales était principalement composé de l'électorat que cette sorte d'arrêtés municipaux caressait dans le sens du poil.

Elle s'approcha et m'examina en fronçant les sourcils.

— Bonjour le coup de soleil ! En plein sur la figure ! Tu t'es endormi sur la plage, ou quoi ?

— Non, c'est mon psoriasis qui s'est réveillé.

La confusion ruina un moment la conversation, Prisca assimilant le psoriasis aux maladies sexuellement transmissibles, comme la syphilis. Je l'éclairai et, ce faisant, lui relatai l'épisode du vrai-faux chèque, mon baptême de la redistribution des richesses, qui était à l'origine de cette résurgence du mal. Elle écouta

attentivement ma narration, la bouche et les yeux ronds, enchantée d'avoir initié son « maître de stage » à la fraude dans les grandes surfaces, puis m'exhorta avec tout autant d'impatience que Loco à dévoiler mon butin.

Une petite heure plus tard, nous terminions notre apéritif — un cocktail de vodka et de muscat que je lui imposai comme issu de ma propre culture — et nous apprêtions à dévorer les coquelets qui rôtissaient dans le four et dont le fumet commençait de piquer nos narines.

Tout le monde était fou ce soir-là à La Dune aux Chats : mes petits pensionnaires félidés ne savaient plus où donner de la tête entre les filets de sardines et le jambon torchon, et se laissaient tranquillement câliner par Prisca qui riait bruyamment en grignotant des poignées de noix de cajou et en descendant mes cocktails les uns après les autres. Moi-même sentais la joie m'envahir, cette exubérante joie qui depuis des lustres s'était résolue à me fuir comme la peste. J'entendais presque le son d'un bastringue de saloon surplomber le brouhaha de l'assistance, c'était la fête, exceptionnelle et sublime, la bombe ! Ce n'était guère que 0,001 % du chiffre d'affaires d'une grande surface. C'était, pour la jeune Prisca, pour mes chats et pour moi, l'hallucination. De la nourriture de qualité convenable et quelques alcools, de la bonne humeur, de l'insouciance, de l'apaisement. Exceptionnel et sublime.

La soirée était déjà bien avancée et l'obscurité avait gagné le refuge lorsque notre festin s'acheva et que les chats eurent raflé et emporté les carcasses de coquelets par-devers eux. Prisca et moi investîmes la bibliothèque, chargés de bouteilles et de friandises. Un de mes pensionnaires repu y faisait une méticuleuse toilette d'après manger. Je ne parvenais plus à m'empêcher de sourire, de rire de bon cœur à toutes les sales blagues de jeune que pouvait me raconter ma petite stagiaire. Il faut reconnaître que j'étais à ce moment précis très bon public, mais quelqu'un comme Prisca appréciait aussi, sans aucun doute, que l'on pût se divertir à l'écoute de sa conversation, et non sempiternellement s'apitoyer, compatir et la plaindre, même si sa révolte pouvait s'avérer de meilleure tournure que son humour. Ainsi, je n'étais qu'à moitié convaincu que, sous l'emprise du cannabis, verser des berlingots de lessive concentrée dans les fontaines du cœur de Montpellier comme Les Trois Grâces sur la place de la Comédie était une sacrée chouette idée, mais la description que Prisca me faisait des sites du Clapas progressivement envahis de mousse savonneuse m'arrachait des bons gros éclats de rire, entre deux verres de vodka. Elle se mit à m'appeler « mon patron », comme « mon pote », avec affection :

— Alors, mon patron ? Tu te lâches, hein !

Se lâcher. Oui, j'aimais bien cette expression. Je ne m'étais peut-être jamais vraiment lâché ainsi. Je tenais trop des chats

vigilants, en éternel *standby*, jamais tout à fait en confiance, oreilles et vibrisses en éveil. Oui, se lâcher apaisait.

Nous parlâmes littérature, puisque nous étions installés dans la bibliothèque.

— Moi, fit-elle, j'aime beaucoup la littérature. Je te jure, vraiment, je trouve ça d'enfer. Mais tu vois, c'est lire, que je n'aime pas. Parce que je ne lis pas très vite... Tu comprends ?

— Plus tu liras, et plus tu liras vite, répondis-je en haussant les épaules.

— Tu crois, toi ?

— Il n'y a pas à le croire ou non, c'est obligé. Plus tu fais du vélo, plus tu en fais vite. Tiens ! Prends une dactylo. Plus elle tape sur un clavier, et plus elle tape vite.

Elle analysa un bon moment ce que je venais de dire, les yeux vaguement posés sur moi, puis s'étira sur son fauteuil et esquissa un sourire très humble.

— Oui, tout comme du vélo ou de la dactylo, la lecture, c'est presque un sport ou un boulot pour moi.

— Mais non ! m'écriai-je en vidant la bouteille de vodka dans mon verre. Tu n'as pas le cœur à cela, voilà tout. Comment l'aurais-tu ? Pour ma part, je ne lis beaucoup que depuis *La Dune*. Avant, j'étais plutôt un type perplexe.

Elle éclata de rire et répéta ce mot avec lenteur.

— La vie me laissait perplexe, oui. Puis j'ai fondé le refuge, et suis parvenu à cette harmonie, cette sérénité, cette réceptivité que la lecture requiert. Je pense aussi que la lecture, tu vois, c'est la tolérance. Ne pas lire, c'est une forme d'intolérance.

Elle resta un instant silencieuse et immobile à déchiffrer de son fauteuil les titres des livres sur mes étagères, la tête inclinée. Pendant ce temps, moi, je la contemplai. La jeune fille eurasienne n'avait aucun mal à me séduire. Chaque fois que je me mettais à l'admirer ainsi me revenait en mémoire la scène de la baignoire, dans laquelle j'avais surpris sa jolie petite poitrine qui émergeait du bain moussant. C'était le désir. Et, ma foi ! j'en avais réfréné plus d'un jusqu'à son apparition au refuge.

— Et si je te conseillais quelques lectures ? lançai-je en digression. Profite donc de ces quelques jours de tranquillité.

Elle m'adressa une petite moue, puis se leva examiner mes livres de plus près.

— Si tu veux, après tout. Mais pas des trucs genre prise de tête, hein !

— Un petit Cioran pas piqué des hannetons ? Hmmm ? fis-je en m'approchant.

— Quoi ça ???

— Non rien, je blaguais. As-tu lu *Jonathan Livingston le Goéland*, de Richard Bach ?

Je lui passai ce premier livre, elle le feuilleta distraitement et ne sembla pas le considérer comme un *truc genre prise de tête* :

— Ça va, ce n'est pas trop long, murmura-t-elle.

J'attrapai aussi *L'Alchimiste* de Paulo Coelho. Ces deux ouvrages recelaient ce que j'aurais aimé avoir lu, étant adolescent. Éprouver cette troublante sensation d'avoir enfin la révélation de fabuleux secrets et, en même temps — pourtant — espérer de toutes ses forces les partager avec le plus grand nombre de ses congénères. En revanche, je ne recommandais à personne, et surtout pas à Prisca, la lecture — aussi toxique que l'héroïne dans le sang d'une âme en peine — de mon cher Cioran, qui probablement survécut à bon nombre de ses lecteurs.

Elle monta déposer sa lecture dans sa chambre en m'assurant de l'escalier qu'elle s'y mettrait dès le lendemain.

Ensuite, nous sommes allés terminer les bouteilles sur la plage, après avoir dégringolé la dune comme des enfants turbulents. Évidemment, elle souhaita prendre un bain de minuit, le traditionnel bain de minuit des jeunes êtres humains un peu ivres qui atteignaient une plage, la nuit tombée. Elle se déshabilla, courut toute nue jusqu'à l'eau, les deux bras en l'air, et s'y laissa tomber en criant qu'elle était super bonne et toutes ces choses appropriées. Je restai allongé sur le sable et réfrénaï mon désir de Prisca. C'était commode, l'obscurité dissimulait un peu la nudité de ma jeune

stagiaire orientale. Et puis il faut dire que j'étais soûl, je n'entendais que sa voix.

De toute façon j'étais soûl.

Prisca était âgée d'une vingtaine d'années de moins que moi. Chez l'adolescente, une soirée excessivement arrosée avait pour suite logique une bonne grasse matinée, alors qu'en ce qui me concernait, la conséquence était une incapacité à dormir plus de deux ou trois heures d'affilée. Je m'étais tout simplement relevé dès l'aube et, ma foi, n'avais pas manqué d'occupations, entre le nettoyage de nos saletés dans la cuisine et la bibliothèque, le repas des chats, et notre vaisselle à tous. Un ami montpelliérain me téléphona pour me prier de prendre en pension une petite chatte dont le compagnon humain était décédé.

Puis le facteur passa, midi devait donc approcher. Il me remit un courrier de ma banque. « Il sera procédé à la surveillance de votre compte et si les chèques frappés d'opposition sont présentés à l'encaissement, ils ne seront pas payés... » Je n'avais pas de souci à

me faire du côté de la banque, elle me confirmait que ma responsabilité était dérogée, sous réserve de confirmation écrite de mon opposition. Je m'installai sans délai à un coin de table et rédigeai ma réponse avant que tout cela ne me fût sorti de l'esprit, puis entendis enfin les pas de Prisca dans l'escalier.

— Pfiuuu ! bâilla-t-elle en traînant ses pieds nus vers la cafetière. Je ne sais pas pour toi, mais je me sens pleine de bulles, moi. Genre les yeux peignés en arrière, si tu vois ce que je veux dire.

Je tentai de me faire une idée plus précise de quelqu'un ayant les yeux peignés en arrière, en mâchouillant mon stylo, puis me contentai d'éclater de rire. Elle était vêtue d'un ample T-shirt blanc, et ses traits bouffis entamaient à peine son charme oriental.

— Qu'est-ce qu'on a fait, cette nuit ? reprit-elle en remplissant son bol. J'ai un trou de mémoire, là... J'espère qu'on n'a pas fait l'amour. Je te jure, je ne me souviens pas de grand-chose.

— Tout de même ! Si nous avons fait l'amour, tu t'en souviendrais !

— Prétentieux ! sourit-elle.

Je lui indiquai qu'il y avait des céréales dans le placard.

— Des quoi ? fit-elle en fouinant dans les vivres. Ah ! Des *corn flakes*, tu veux dire.

Je me remis à mon courrier en silence, la laissant à ses *corn flakes*, qu'elle se figurait sans doute provenir de quelque espèce

américaine d'arbres à *corn flakes* sur lesquels on les aurait cueillis avec leur miel et leur caramel. Ainsi, mes chats avaient peut-être dans l'idée, de leur côté, que ce type qui leur distribuait régulièrement des croquettes n'avait qu'à les cueillir sur les branches d'arbres à croquettes qui pousseraient un peu plus loin dans les terres. Ma foi.

Soudain, ma jeune stagiaire émit un cri aigu. Je levai le nez, elle semblait épouvantée, les yeux rivés sur Loco qui venait de faire son entrée.

— Regarde la tête qu'il fait ! s'exclama-t-elle. Qu'est-ce qui lui est arrivé ? Ce... Ce n'est pas normal, cette tête-là, hein ?

Mon chat avait bien une petite mine de nigaud, immobile sur ses quatre pattes, le regard perdu dans le vague et les mâchoires desserrées, mais rien de véritablement singulier :

— C'est le flehmen, ça, dis-je. Il a dû tomber sur une odeur insolite.

Et, tout fier, je lui enseignai cette particularité olfactive des chats, lorsqu'ils retroussent leur lèvre supérieure pour utiliser un petit conduit, entre la cavité buccale et la cavité nasale, qui débouche directement sur l'organe de Jacobson, une papille spéciale, très puissante.

— Ce qui leur donne un air débile, je te l'accorde, mais ce n'est que la concentration qu'ils apportent à l'analyse d'une senteur qu'ils cherchent à identifier. Attends !

Je me levai, montai dans ma chambre et reparus avec une drôle de pierre multicolore à la main. Je la tendis à Prisca.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une pierre que j'ai ramassée en Égypte, voilà des années. Bon, maintenant, présente-la à Loco, qu'il la sniffe.

Elle examina le caillou, adressa un regard hésitant au chat, puis s'exécuta. Loco approcha, renifla, et tourna des yeux complètement ahuris sur moi, la gueule entrouverte.

— Rhôô l'air niais qu'il a pas, lui ! s'esclaffa Prisca.

— À présent, renifle la pierre à ton tour.

— Je ne sens rien du tout, elle n'a pas d'odeur ta pierre.

— Pas d'odeur pour nous. Manifestement, Loco y détecte des parfums d'Égypte. Grâce au flehmen.

— Dingos ces chats ! conclut-elle avant de se replonger songeuse dans son bol de céréales.

Je récupérai aussitôt ma jolie pierre égyptienne, que Prisca avait négligemment abandonnée entre le beurre et la confiture, et montai la reposer dans ma chambre.

— Veux-tu m'accompagner, cet après-midi ? demandai-je de l'escalier. Une chatte orpheline à recueillir.

— Le plan de la veuve et l’orphelin ! Bien sûr que je t’accompagne ! Où allons-nous, mon patron ? chanta-t-elle.

— Cité du Petit-Bard. Tu connais ?

— Si je connais le Petit-Bard ! Comme ma poche ! Entre La Paillade et le Petit-Bard, il nous arrive de communiquer. Le tam-tam des zones.

Le Petit-Bard. Un des cagibis humains de Montpellier, cauchemardesque cité dite ouvrière où les ouvriers chômaient, terrible fourre-tout social prudemment bâti loin à l’ouest de l’agglomération, très loin de la place de la Comédie, des fois que viendrait aux gueux l’envie de manger un riche.

Prisca avait beau connaître le Petit-Bard comme sa poche, nous tournâmes en rond un bon moment avant localiser le bâtiment que mon correspondant m’avait indiqué au téléphone.

— *Fuck* ! Un cul-de-jatte ! s’écria ma passagère surexcitée tandis que ma DS s’engouffrait dans une ruelle.

— Où donc ? Où donc ?... Aaaah ! Un cul-de-sac, tu veux dire. Pas un cul-de-jatte.

— Ouais, un cul-de-sac.

Nous arrivâmes à destination presque par hasard. Dans le hall, un petit garnement s’ingéniait à substituer les gratuits d’annonces, dans le dos de l’employé qui, indifférent, terminait leur distribution

dans les boîtes aux lettres brinquebalantes du bâtiment crasseux. Comme Prisca l'avertissait du manège, il ronchonna qu'il n'était pas aveugle, et qu'il était payé pour les distribuer, pas pour les surveiller, ces « putains de gratuits d'annonces à la con ».

C'était bruit à tous les étages, vous pouviez aussitôt vous faire une idée de l'atmosphère familiale qui régnait derrière chaque porte : des enfants ou non, paix conjugale ou non, télévision (Prisca reconnut le générique du feuilleton *Les Feux de l'amour*) ou radio (elle pesta contre la musique dite techno qui émanait de l'étage suivant), chiens, chats, oiseaux ou tous ensemble, survoltés dans leurs cages... Autant d'agressions sonores entremêlées, cela ne me semblait pas tenable plus de quelques minutes. Or eux, les locataires de ces édifices, finissaient par ne plus rien entendre, ne plus rien sentir, ne plus rien voir. Ils ne captaient plus, n'imprimaient plus, comme disait Prisca régulièrement.

En plus de tous les malaises, tous les malheurs qui s'abattaient sans relâche sur eux, au fil des jours et des semaines, mois après mois, chaque année, en plus de la somme des difficultés quotidiennes et sempiternelles, les résidants de ces ghettos, à l'issue d'une journée banale sans l'ombre d'un miracle ni le soupçon d'une illusion, et en place d'une compensation au sein des leurs, devaient encore endurer l'absence totale d'intimité, l'amalgame, la fonte de

leur existence dans le néant bouillonnant de la collectivité des sacrifiés, des piégés.

Cruelle civilisation du travail non seulement obligatoire mais aussi introuvable.

Je frappai à la porte où était inscrit le nom que l'on m'avait communiqué. La porte s'ouvrit sur un homme au regard extrêmement mélancolique. Je lui exposai l'objet de notre visite, et son visage s'illumina aussitôt.

— Ah ! Entrez, la minette vous attend. C'est dramatique, vous savez. Heureusement, je suis tombé sur un de vos correspondants, balbutiait-il surexcité.

Il nous dirigea dans sa modeste salle à manger. Au fond, dans le salon, un imposant berger allemand d'une dizaine d'années somnolait sur un canapé en cuir rouge. Il ouvrit un œil menaçant sur Prisca et moi, nous grogna quelque chose de bref, soupira et changea de position pour nous chasser aussitôt de son esprit.

— C'est Raoul, dit l'homme en nous invitant à nous installer à sa table encore encombrée des reliefs d'un maigre repas de midi. C'est Raoul, mon chien, qui peut pas voir Manga en peinture. Sinon, croyez bien que je demanderais pas mieux, moi personnellement, que de garder la pauvre chatoune avec moi.

Et nous écoutâmes la triste, la tragique histoire de Manga.

Son voisin de palier, un homme âgé et solitaire, n'avait autre satisfaction dans la partie d'existence qui lui restait à parcourir que la compagnie de sa chatte Manga, qu'il choyait amoureusement depuis de longues années. Tout le monde, dans le bâtiment, connaissait le petit animal que son maître laissait vagabonder à sa guise dans l'escalier ou dehors. Puis un jour, Manga ne revint pas de sa promenade quotidienne. Le retraité ne s'en formalisa pas tout de suite, habitué aux escapades de la chatte. Le troisième jour, tout de même, il interrogea ses voisins. « Bah ! lui dit-on, certainement ses chaleurs. »

Or Manga était à quelques semaines de mettre bas, cela ne collait pas. Il patienta encore plusieurs jours, se figurant que quelqu'un dans la cité finirait bien par localiser sa petite compagne féline et l'en informer, puis commença de basculer dans un terrible chagrin.

Le mois suivant, toujours sans nouvelles de son cher animal, le pauvre vieil homme avait perdu la raison et le sommeil, sombré dans l'alcool, et passait ses jours et ses nuits à arpenter tous les étages du bâtiment, à errer dans la cité en pyjama, en pleurnichant : « Manga ! Manga ! Ma petite chérie réponds-moi je t'en supplie. » Il faisait peine à voir, et tout le monde, hélas impuissant, était très sensible au drame qu'il traversait.

Puis un jour, quelqu'un passa sa porte, qu'il laissait entrouverte en permanence des fois que Manga reparaitrait, et le trouva mort, effondré devant sa fenêtre. Mort de chagrin.

La semaine suivante, des vacances scolaires débutèrent et les moniteurs du centre aéré ouvrirent comme d'accoutumée le local mis à la disposition des enfants de la cité lorsqu'ils n'avaient pas d'école. Ils y trouvèrent Manga, tapie contre un mur, décharnée, cadavérique, n'attendant résignée que le trépas. Elle s'était laissée enfermer par mégarde au dernier jour d'activité de la précédente période de vacances scolaires, deux mois auparavant, et avait dû pour survivre dans ce lieu clos et abandonné y débusquer les rares insectes, la moindre petite goutte d'eau fuyant du robinet, quelques rongeurs...

— Vous vous rendez compte ! bredouillait notre narrateur encore troublé. Deux mois ! Deux mois enfermée là-dedans ! Et puis alors vous pouvez pas vous imaginer ce qu'elle a été amenée à faire pour demeurer en vie. Vous vous souvenez, elle avait une portée dans son ventre, Manga. Eh bien on a retrouvé aucun petit, dans le local. Aucun corps. Rien ! Elle a mis bas, et puis elle s'est aussitôt nourrie de sa portée. On voit que ça.

L'homme était bouleversé par ses propres mots, il dut se lever et faire quelques pas devant nous en se frottant nerveusement les mains afin de ne pas fondre en larmes comme un enfant.

— Je peux vous dire qu'elle avait plus que la peau sur les os, la chatounette, soupira-t-il en se rasseyant. Là ça va mieux, j'ai réussi à lui faire accepter de la nourriture, mais son estomac, il a dû rétrécir. Et puis avec Raoul, c'est pas pratique. Elle reste prostrée au fond de la plus haute étagère de l'armoire, dans ma chambre. J'espère que vous savez vous y prendre parce qu'en ce qui me concerne, je suis bien incapable de la déloger de mon armoire.

Et il nous exhiba sa main écorchée par les griffes et les dents de Manga. On pouvait dire qu'il avait essayé, le pauvre homme.

— Je suis sûr qu'elle a compris que son maître est mort de chagrin, murmura-t-il.

— Des hommes réservent un sort cruel aux animaux, soupirai-je à l'intention de Prisca médusée, tandis que d'autres meurent du chagrin de leur disparition.

À cet instant, mon regard se détourna spontanément vers le berger allemand assoupi sur le canapé. J'avais dû percevoir un son, une respiration. Le clébard me fixait silencieusement, d'un œil féroce, en me montrant les crocs. Je préférai, comme à mon habitude face à la brigade canine, ne pas soutenir outre mesure ce regard menaçant, me contenter de lui adresser un diplomate plissement des yeux, et les détourner aussitôt. C'est alors que je compris pourquoi Raoul répondait au nom de Raoul. Il se redressa

sur ses pattes de devant et se mit à aboyer bruyamment dans ma direction, en projetant sa gueule au plafond :

— GRRAAOOUUL !!! rugissait-il, GRRAAOOUUL !!!

Son maître lui ordonna de la boucler, mais le molosse m'avait dans le collimateur. Il poursuivit son engueulade et la conclut par un long grognement méprisant, *decrecendo*.

Nous n'avions pas encore fait connaissance avec la chatte Manga. L'homme nous conduisit dans sa chambre et m'indiqua l'endroit de sa cachette. Dans l'obscurité du fond de l'armoire, sur une pile de pull-overs, deux petits yeux luisaient. Je lui parlai de longues minutes et approchai progressivement ma main, sans rien précipiter, avec la patiente dont les chats eux-mêmes savent tant faire preuve. J'entendais à peine Prisca chuchoter ses « Alors ? » de temps à autre. Nous étions Manga et moi en train d'établir la communication, tous les récepteurs de la chatte, tous ses capteurs, tous ses analyseurs étaient sollicités. Afin d'aboutir à la synthèse de toutes ces informations (le timbre et le volume de ma voix, ma température, la senteur de mon haleine et celle de mon corps, l'expression de mes yeux, mon niveau d'émotion), elle allait tout simplement prendre le temps qu'il fallait.

Au bout d'un moment, je la distinguai mieux dans le noir. Elle était en train de renifler, à distance, cette main immobile qui s'était installée à proximité, les yeux inquiets rivés aux miens.

J'attendis un premier clignement des yeux, puis un second, puis je retournai ma main de manière à lui en présenter la paume. Minute de vérité. Était-ce trop tôt ? Non. Manga allongea le cou, et alla directement poser sa petite tête inclinée dans ma main en m'adressant un amical petit gémissement, sur le ton de la confiance. Deux ou trois caresses plus loin, la chatte tigrée se pelotonnait dans mes bras en nous ronronnant tout ce qu'elle savait, les yeux mi-clos. Le rythme de son petit cœur qui battait contre ma peau ralentit peu à peu, tandis que Prisca la cajolait et que le maître de Raoul me congratulait admiratif.

— Chapeau ! Sans effusion de sang ! bredouilla-t-il en considérant sa main égratignée. Vous êtes balèze, pas à dire !

Je confiai Manga à ma stagiaire et nous rejoignîmes la salle à manger. Je ne tirais aucune sorte de gloire de ce qui venait de se produire, comme les play-boys, les séducteurs, finissaient un jour par ne plus comptabiliser les conquêtes. Mais je ne fus pas peu fier, en revanche, de l'expression du chien Raoul à ma réapparition dans son champ de vision. Il s'aplatit de la queue au museau sur son canapé, les oreilles basses, et le regard aussi soumis et craintif que si des flammes s'échappaient de ma bouche.

« Raoul mon vieux Raoul, semblait-il se dire, méfions-nous bien de ce type. »

Manga, en sécurité dans les bras de Prisca, en profita pour lui adresser au passage deux ou trois crachements bien sentis.

Durant le trajet du retour vers le refuge, ma petite assistante put laisser Manga libre de ses mouvements dans ma bonne grosse DS. La chatte n'était animée d'aucune crainte, elle allait et venait sur les banquettes et sur nos jambes, frottant amicalement son flanc contre mon ventre et mes bras, la queue bien dressée et le regard malicieux.

— Pas de doute, tu sais parler aux chattes, toi ! s'écria la jeune fille épatée. Hein ? Je suis sûre que tu as la répartie, toi, avec les femmes, tout ça. Hein ? Hein ?

Je demeurai mutique.

— Pourquoi ne t'es-tu pas trouvé une femme ? Hein ? Pourquoi donc n'as-tu pas fondé une petite famille ? Avec des gosses, tout ça... Hein ?

— Écoute Prisca, sache quand tu vas agacer.

Ma jeune stagiaire tourna immédiatement la tête et se mit à faire la moue. Je n'avais pas souhaité me montrer si cassant, je cherchais juste un moyen de passer sous silence ma conception des choses du couple. Dissimuler ma propension à nourrir et soigner le plus de chats possible, arroser des bébés plantes, mettre au monde des végétaux qui ne manqueraient jamais de lumière, d'eau et de Mozart, plutôt que d'enfanter et fourrer délibérément un innocent

dans cette misère noire qu'était le milieu humain. Je n'éprouvais aucun désir d'être Dieu, de créer un être à mon image. Quelle image !

L'espèce s'éteindrait par défaut d'espoir, sinon par désespoir.

Je m'en serais cependant beaucoup voulu de transmettre une telle amertume à Prisca, au lieu de lui procurer l'espoir dont elle manquait tant déjà.

Ce lendemain matin, mes yeux s'ouvrirent sur un sympathique tableau : la chatte Manga, qui avait passé sa première nuit au refuge sur mon lit, se trouvait assise face à la fenêtre de ma chambre, l'oreille dressée et l'œil brillant, captivée par le manège d'une mouche minuscule qui déambulait le long de la vitre. Régulièrement, la mâchoire de la chatte s'animait de tics offensifs accompagnés de brefs cris d'excitation. Belle petite chasseresse à l'affût.

Depuis la disparition de Perséphone, aucune chatte ne l'avait remplacée dans ma chambre et mes matins s'étaient mis à tourner chagrins. Je me manifestai, fis claquer trois fois ma langue dans ma bouche. Elle se retourna vers moi et cligna tout de suite des yeux. Elle approcha avec grâce et lenteur en se frottant contre le mur, bondit sur le lit, pédala un peu sur la couette moelleuse, et vint me

passer sa langue râpeuse sur le bout du nez. Nous bavardâmes un petit quart d'heure avant de descendre l'escalier joyeusement l'un derrière l'autre.

Prisca était déjà en action, en train de nourrir les plus jeunes de mes pensionnaires, dans la cour. Sur la table de la cuisine se trouvaient les deux livres que je lui avais confiés, *L'Alchimiste* et *Jonathan Livingston le Goéland*. J'allai tout de suite les ranger dans la bibliothèque avant qu'ils ne se tachent, regagnai la cuisine, y coupai un peu de jambon pour Manga, puis sortis enfin rejoindre ma jeune stagiaire, un bol de café à la main.

— Ils sont dingos ces chats ! On jurerait qu'ils m'engueulent. Je me lève, je leur prépare la bouffe et tout, et ils sont là à brailler comme des enragés pour me faire speeder ! Non mais oh !

— Pas du tout ! fis-je en riant. Si tu parlais chat, tu comprendrais qu'ils sont en train de te remercier, qu'ils disent que tu es sympa de t'être levée... et tout !

Elle se redressa et me lança son fameux regard incrédule.

— Alors ? repris-je. Et cette lecture ? Lequel des deux bouquins as-tu préféré ?

Gros soupir chez Prisca.

— C'est bien simple : je capte pas. Non mais aussi qu'est-ce qu'ils m'embrouillent, là, tes écrivains, avec leurs histoires de goélands et de bédouins !

Elle me regardait en coin, visiblement navrée d'avoir à me formuler cette réponse. Puis elle nota l'absence du moindre signe de contrariété sur mon visage, et se redressa.

— C'est vrai à la fin, gémit-elle en balançant ses petits bras dans l'atmosphère. Là-dedans, ça ne parle jamais des réalités. On dirait qu'ils le font exprès. Pour que ce soit comme dans un rêve, quoi.

— Ça parle de la vie, Prisca, ces trucs-là.

— Ça parle de la vie, ça ? En tout cas, je peux t'assurer que ça ne parle pas de la putain de mienne, de vie ! Et moi, je voudrais tant que ça parle de MA VIE ! Pas de la vie d'un goéland, ni de celle d'un bouffon avec ses histoires de pyramides, là ! Non mais attends il se change en vent, dans le bouquin ! Je le crois pas, *il se change en vent !*

Manga sortit à son tour de la cuisine et Loco s'approcha d'elle galamment. Il lui proposa une petite visite guidée de La Dune aux Chats, et ils disparurent tous les deux derrière la maison.

Prisca avait lu *L'Alchimiste* au moins jusqu'à cette histoire de vent. L'avait-elle suffisamment lu pour que l'ouvrage lui transmette son essence ? C'était tout le problème, au-delà de l'analyse qu'elle en faisait. Cette analyse était accessoire, elle n'empêcherait nullement le livre d'habiter la lectrice le moment venu.

— Tu n'en as pas, des livres qui parlent de ma vie, mon patron ? me demanda-t-elle.

Je pensai à un type de romans actuels écrits par de nouveaux jeunes auteurs qui, lorsqu'ils parvenaient à s'oublier trois minutes d'affilée, pouvaient, en effet, être amenés à faire éventuellement allusion à la vie de Prisca.

— Ma bibliothèque, ce n'est tout de même pas Amazon ! répondis-je. Mais j'essayerai de te coucher deux ou trois noms d'écrivains sur un papier avant ton retour en ville.

— Oui, fais ça ! s'exclama-t-elle lumineuse.

Nous décidâmes de consacrer cette journée à l'observation des chats. Leur examen était encore le meilleur moyen d'envisager les soins qu'ils pouvaient nécessiter, aucun d'eux ne se précipitant jamais à mes pieds afin de m'informer de leurs petits tracas. Il fallait aussi, régulièrement, sempiternellement, renouer les liens avec les chats revêches, et jouer avec les plus jeunes. Il fallait en un mot s'investir.

Les chatons du refuge disposaient d'une sorte de crèche qui s'était naturellement établie, au fil des temps, à l'abri sous la pinède. Une ou deux femelles s'y relayaient somnolentes, un œil sur les jeux des petits, l'autre sur leurs rêves. Nous surprîmes la marmaille en plein apprentissage de la position d'embuscade. Ils étaient tous là, en cercle, à ramper au ralenti, puis à redresser l'arrière-train le plus

lentement possible, avant de commencer d'osciller les hanches, dresser la queue, et pour finir foncer comme des fauves sur n'importe quoi, un bout de bois inoffensif, une pomme de pin. Et ils répétaient sans impatience la figure sous le commandement d'un des leurs, apparemment plus expérimenté.

— Ah ! Regarde celui-là ! s'écria Prisca surexcitée. Il est trognon !

Un jeune félin, allongé, considérait sévèrement sa queue s'agiter en l'air comme si c'était un serpent danseur indien, comme si sa propre queue était une drôle d'autre bestiole en train de le narguer. Il lui assénait de temps en temps des coups de patte prudents en hochant la tête, cherchait à se souvenir où et quand il avait déjà vu ce truc auparavant. C'était trognon, en effet.

Je n'ignorais pas que si nous souhaitions nous occuper des chats mal en point, nos investigations devaient davantage porter du côté des seniors, dont le territoire se situait plus au sud du refuge, mais Prisca manifestait tant d'enthousiasme à l'examen des jeunes que je la laissai volontiers prolonger notre visite à la crèche de La Dune. Après avoir suivi des yeux un chaton facétieux qui déambulait aux côtés de sa mère et qui enroulait tout le temps sa queue autour du cou de sa génitrice, nous bougeâmes tout de même.

Il nous fallut désinfecter la paupière collée d'un gros matou patibulaire qui s'était fait griffer l'œil, puis nous nous mîmes à la recherche de son adversaire, vraisemblablement estropié lui-même. À peine plus loin, une femelle présentait une horrible plaie béante au front. Au cours des soins, j'expliquai à Prisca que la sexualité des chats n'était pas toujours des plus romantiques.

Nous décrétâmes la fin de la matinée à midi moins vingt, et la jeune stagiaire fit cuire du riz tandis que son patron mettait le couvert. À table, nous eûmes une très grande discussion, une espèce de débat animé, sur le joli thème de l'avenir.

Lorsque Prisca commença de se mélanger les crayons, je projetai mes deux mains en avant sur la table, en signe d'apaisement :

— Pour simplifier, Prisca, la question est de savoir, par exemple, si tu te vois plutôt artiste ou plutôt commerçante, dans l'avenir.

Le regard au plafond, la fourchette bruyante, ma petite jeune fille se pinçait la lèvre.

— Pour moi c'est bonnet blanc et blanc bonnet, tout ça. Artiste ou commerçante, ça rapporte. Et c'est justement pas des bons exemples parce que je suis certaine de faire ni l'un ni l'autre, dans ma vie. Parce que je n'ai ni fortune ni talent, moi.

Je méditai un instant là-dessus. Selon moi, à ce stade de la conversation, j'avais bien fait de me tourner très jeune sur les chats car l'espèce humaine, visiblement, avait entamé son sabordage. Je ne voyais pas d'autre exemple que l'homme, comme capable d'accabler les siens d'une telle pression et de les tromper sur eux-mêmes. L'homme ne semblait pas doté d'un instinct de solidarité spectaculairement développé, comparé par exemple aux manchots de l'Antarctique qui affrontaient les vents glaciaux bien serrés les uns aux autres, pendant des jours entiers, imperturbables.

— Prisca, enfin ! répliquai-je, préférant une fois de plus taire mon amertume. N'as-tu donc aucune vocation, aucune ambition ?

Elle fit mine de chercher au plus profond de sa mémoire s'il s'y trouvait quelque chose qui pouvait ressembler de près ou de loin à une vocation ou une ambition, puis soupira profondément.

— J'ai du mal à me figurer poursuivre la moindre ambition, quand je vois mon propre père résigné à mendier quelques heures de manutention tous les matins à l'agence, et quand je ne sais même pas comment je vais seulement me nourrir le mois prochain. Non, tu vois, je ne m'imagine pas en train de cultiver un don, le ventre vide et les soucis plein le crâne. D'ailleurs si j'en suis là, c'est que je ne devais pas être bien futée au départ, non ?

— Prisca, Prisca ! reprochai-je violemment. Quel grand artiste ne s'est demandé, en se remémorant ses piteux débuts, comment il a

bien pu y arriver avec le peu de talent dont il disposait au départ ? Quel grand escroc multinational ne s'est jamais demandé comment il a pu trouver l'audace du premier coup si hasardeux ? Hein ? La résolution, la confiance en soi et l'entêtement, ces dispositions ne nécessitent ni talent ni fortune.

— Ah oui ! railla-t-elle. C'est comme ça que tu peux te changer en vent, et toutes ces choses loufoques !

— Ne dit-on pas qu'il faut vouloir une chose très fort pour qu'elle arrive ? Non, crois-moi, jeune fille. Si ça se trouve, tu auras l'ambition d'amasser un bon gros tas de pognon, par exemple, afin d'en distribuer autour de toi, et d'où tu seras partie.

Je notai une lueur dans ses yeux, cette idée devait l'avoir séduite.

— C'est tout de même de l'ordre de l'avenir très très lointain, murmura-t-elle.

— Peut-être, mais une fois que tu te seras positionnée, le paysage évoluera. Si tu restes sur la voie « toutes destinations », tu n'en atteindras aucune. Pas de miracle.

À cet instant, Loco, qui n'aimait pas le riz, bondit sur la table, sniffa nos assiettes, m'adressa une moue réprobatrice et disparut comme il était venu. Ma petite stagiaire eurasienne m'observait songeuse. Elle devait réfléchir à notre conversation, et hésiter une fois de plus à souscrire à mes propos.

— Hmmm ! grimaça-t-elle après une bonne minute. Je n'aime pas quand tu es comme ça.

— Comment donc ?

— Comme ça, là : monsieur Je fais tout mieux que les autres. Les chats, après tout, ça ne mène pas bien loin non plus.

— Pas bien loin, c'est précisément sur ma route, grommelai-je en allant déposer mon assiette dans l'évier.

Avait-elle promis de me fâcher tôt ou tard ? La Dune aux Chats, pour ma part, je trouvais cela énorme. Le moindre mépris à l'égard de mes frères chats, de ma famille, heurtait sévèrement ma susceptibilité. J'attendis d'avoir encaissé avant de reprendre la parole.

— Tu aurais tellement insisté pour venir effectuer ton stage ici, si c'était si minable que ça, les chats ?

Les jours où j'avais du courrier, le facteur terminait sa tournée une vingtaine de minutes plus tard que les autres jours. C'est pourquoi il ne m'aimait pas tellement, le pauvre garçon. Bien beau, depuis le centre postal, de pousser jusqu'au village le plus proche, mais ajouter à son périple mon petit chemin forestier accidenté le plongeait dans des humeurs terribles. Tout venait du fait que je n'avais du courrier qu'une ou deux fois par mois et, au lieu de me trouver extra d'avoir si peu de correspondants et de lui permettre si souvent d'écourter sa tournée, le préposé me considérait plutôt comme un boulet qui l'obligeait *plusieurs* fois par mois à gagner La Dune aux Chats. Le facteur était un homme négatif.

De la cuisine, j'entendis sa Renault jaune freiner devant la cour et me contentai de le suivre des yeux par la fenêtre, n'ayant aucune ambition d'être davantage aimé de lui. D'ailleurs, j'avais du

courrier pour la troisième fois cette semaine et il semblait furibond. Il s'approcha de la petite table en fer rouillé en grognant, y balança une enveloppe d'un mouvement du bras qui traduisait bien toute sa mésestime, et regagna son véhicule en roulant des mécaniques sous son anorak bleu et jaune de La Poste, comme s'il venait d'enfin me coller son poing dans la figure.

Le facteur pouvait à tout le moins me rendre grâce de n'avoir pas ouvert un chenil, et reconnaître qu'il n'inspirait guère qu'une inoffensive indifférence à mes chats.

Je lui donnai quelques secondes d'avance sur le chemin forestier avant de sortir récupérer ma lettre. Sur l'enveloppe était estampillé le fier logo en quadrichromie de la grande surface où j'avais établi, une dizaine de jours auparavant, mon vrai-faux chèque volé. Les pépins commençaient-ils ? Déjà soucieux, je ne parvenais pas à me décider à décacheter cette enveloppe que j'examinais scrupuleusement comme si je pouvais déchiffrer son contenu par transparence.

Le Service Recouvrement m'indiquait qu'une personne de passage dans un de leurs établissements leur avait remis en paiement un chèque à mon nom. Ce chèque, présenté à l'encaissement à ma banque, leur avait été retourné pour le motif : « Compte bloqué/Frappé d'opposition ». Allons bon ! Aussi, il tenaient à me faire savoir que, subissant un préjudice de 88,15 euros augmenté de

la somme de 13 euros représentant leurs frais bancaires, ils avaient été amenés à porter plainte contre X auprès de Monsieur le Procureur de la République, pour émission de chèque volé. Ils concluaient en me précisant qu'ils ne manqueraient pas de me tenir informé des suites qui pourraient être données à cette affaire.

Si j'avais réellement été victime du vol de mon chéquier, cette lettre m'aurait plongé dans une colère noire. Son défaut de courtoisie pouvait — devait — être interprété comme une atroce insinuation. Alors je laissai une irritation artificielle m'envahir et, avant que cela ne me fût sorti de l'esprit, écrivit ma réponse au Service Recouvrement de cette société de distribution qui n'excluait manifestement pas que je fusse la personne de passage dans un de leurs établissements.

Je cherchai un moment l'inspiration, tandis que me parvenait de l'étage la musique rock que Prisca était en train d'écouter, puis inscrivis méticuleusement les mots qui dessinaient le mieux les grands chevaux sur lesquels j'étais supposé être monté à la lecture de leur courrier. Après tout, je payais moi-même des frais bancaires pour opposition, j'avais dû me faire établir une nouvelle carte d'identité, et n'étais pas spécialement disposé à m'apitoyer sur leur misérable sort de marchands grugés.

Après avoir préparé les justificatifs de vol à photocopier et à joindre à ma prose, je me décidai à monter voir ce que fabriquait

Prisca, en haut. Elle n'avait pas quitté l'étage de la matinée, et passait en revue sa démentielle discothèque personnelle sur ma chaîne hifi, sans m'avoir adressé la moindre parole depuis qu'elle était levée.

Lorsque je passai la tête par sa porte, le spectacle me momifia de stupeur : la chambre qu'occupait ma jeune stagiaire si coquette était devenue, à mon insu, un véritable boxon ! Vêtements sales éparpillés dans tous les coins, emballages de biscuits et bouteilles en plastiques, petites assiettes pleines de mégots de cigarettes et de joints. Elle me tournait le dos, affalée ventre au sol, sommairement habillée et les jambes en l'air, battant la mesure de la chose qui émanait des enceintes, mâchouillant un stylo, le nez sur un grand bloc.

Ce que j'entendais, c'était une rappeuse française (j'appris plus tard qu'il s'agissait de la Marseillaise Keny Arkana et que le morceau s'intitulait « Ordre Mondial »). C'était violent et contestataire :

Je suis là, partout, j'ai resserré les murs
J'ai imposé ma surveillance, caméra partout dans les rues
J'ai approfondi les frontières, un rempart pour le tiers-monde
Un champs de tir pour les sans faf, histoire que les affaires montent
Je ne défends pas l'être humain, je défends les capitaux
J'instaure les règles du commerce en faveur des occidentaux
Je suis l'art de piller, en faisant croire qu'on ne vole rien
Au service de la croissance, tes droits de l'Homme, j'en rigole bien !
Je me cache derrière des idéologies pour que l'opinion soit d'accord
J'ai imposé la biométrie sur vos passeports
J'ai fabriqué la peur, pour que tout le monde soit sur écoute

Car moi je veux tout répertorier, moi je veux des chiffres et des codes barre
Je contrôle vos esprits par le biais des médias, vous êtes à ma merci
Les pieds embourbés dans l'inertie
Car vous vous croyez libres, mais formatés depuis l'école
Pour vous apprendre la hiérarchie, à toujours obéir aux ordres
Je suis l'ordre mondial
L'ordre créé par les puissants,
Confréries, chefs de multinationale
Politiques économiques, je suis la conjoncture
Imposée à la planète, j'ai instauré ma dictature

Prisca ne m'avait pas entendu arriver, je toussai plusieurs fois, mais dus hurler son prénom afin de couvrir le bruit.

— Ah ! Tu es là, chantonna-t-elle seulement en se retournant.

— Dis donc, tu te crois dans un squat, ou quoi ? Non mais qu'est-ce que c'est que ce souk ?

— Hein ?

— Non, je dis TU TE... JE DIS TU TE CROIS OÙ...
Rhâââ...

Je n'y tins plus et me précipitai sur la chaîne, dans ma chambre, pour interrompre Keny Arkana. Alors je pus tranquillement réprimander ma stagiaire pensionnaire au sujet de la zone qu'elle avait fourrée dans sa chambre.

— Non ! s'écria-t-elle. Non, je le crois pas : tu parles exactement comme mon père, là ! Avec son petit ton de blaireau, là ! Non mais ça craint tu comprends parce que partout, partout où je vais quelqu'un finit toujours par me parler comme mon père !

Parler comme le père de Prisca, cela me faisait un mal atroce, mais je n'y pouvais rien. Non seulement j'étais déterminé à défendre La Dune aux Chats contre toute dégradation, contre toute agression, mais encore ne considérais-je pas rendre service à la jeune fille en m'adressant à elle sur un *petit ton* tout le temps opposé à celui des *blaireaux* comme son père, afin de lui être le plus agréable possible en fouillant mon rôle de marginal tolérant. D'ailleurs le lendemain matin, je devais constater que sa chambre étincelait de la netteté la plus absolue.

Vous réagissez tout le temps, même en différé, et même malgré vous au bon sens, pour peu qu'il vous soit exprimé en toute limpidité. La résistance spontanée qu'il suscite n'est après tout qu'anecdotique. La véritable tolérance consistait sans doute, face à Prisca, à ne pas lui tenir rigueur de cette spontanéité et faire preuve d'un minimum de patience. Préserver la paix entre nous deux. Aussi, m'étant prononcé sur sa propreté, je changeai de sujet, et de petit ton :

— Tu faisais ton courrier ? Hmmm ?

Prisca fit la grimace et m'apprit qu'elle avait un rapport de stage à rédiger. Il ne lui restait guère qu'une poignée de jours à passer à La Dune, et elle n'avait pas l'ombre du soupçon d'une première idée de ce à quoi devait ressembler ce satané rapport de stage.

— Tu comprends, gémit-elle, si encore tu m'avais donné des cours bien précis, sur des sujets bien précis, à des moments bien précis, tout ça. J'aurais pu marquer que telle date j'ai appris tel truc, le lendemain j'ai fait ceci, le surlendemain cela et le rapport de stage, il serait presque terminé, aujourd'hui.

Je me mis à faire la moue.

— Je suis navré, bredouillai-je. Je croyais bien faire.

Elle éclata de rire et m'assura que j'avais très bien fait, l'atmosphère s'illumina et, au beau milieu de ce capharnaüm, j'aidai Prisca à rédiger son rapport de stage.

Je jetai un œil sur la page du bloc qu'elle avait commencé de remplir. Il s'agissait d'une rapide présentation du refuge : c'était « un coin tranquille au bord de la mer avec dedans une trentaine de chats et un homme » (elle avait inscrit mon prénom, avait ajouté « il est sympa », puis avait finalement rayé ce commentaire superflu). En attendant l'inspiration, elle avait dessiné des petits chats dans les coins de la page, avec d'exubérantes vibrisses qui pointaient dans tous les sens. L'inspiration avait manifestement pris un peu de retard.

— Tu vas écrire la date de chaque jour passé ici, lui suggérai-je, et nous allons bien trouver une vingtaine de choses apprises sur les chats depuis ton arrivée. Il te suffira de les noter sous chaque date.

Au fur et à mesure qu'elle traçait les dates, son visage s'ouvrit et elle me chanta les souvenirs qui lui revenaient subitement en tête. Ce qui anima tout de suite son esprit, ce fut le flehmen des chats qui parfois leur donnait des airs de débiles, puis Afnor qui avait parcouru trente kilomètres afin de rejoindre le refuge, puis les chats et l'altitude, les chats et les portes fermées, les chats qui préfèrent le blues à Mozart, leur vocabulaire... Et, au cours de cette radieuse conversation, je constatai qu'à ces petits morceaux de connaissance des chats étaient liées d'autres petites parcelles de lumière que je lui avais modestement transmises : les messages de la mer, du vent et du soleil, la conversation des plantes, jusqu'aux arachides fraîches à torréfier soi-même que c'en était un régal. Il suffisait de tirer sur le fil, les chats, les repères, et tout suivait, tout venait, tout revenait.

Nous entendîmes Loco trotter dans l'escalier, il apparut dans le couloir et semblait tourmenté. Il me miaulait quelques mots survoltés, puis arpentait le couloir, revenait vers nous, plantait ses petits yeux ronds dans les miens. Bref, il fallait le suivre.

Une fois dans la cour, Loco s'élança tout de suite sur le chemin de la plage. À mi-chemin entre le refuge et la plage, il avait une bonne centaine de mètres d'avance et se retourna pour nous inviter à presser le pas.

— On vient ! On vient ! Ma parole, il prend la direction de la vieille paillotte abandonnée.

Un trafic de drogue ? Un trésor de guerre ?

Lorsque nous atteignîmes enfin la paillotte, Loco se trouvait devant l'entrée, assis, et à ses côtés gisait un gros chat noir au poil très long. Il respirait à grand-peine, par hoquets, et gardait les yeux clos. En m'approchant, je remarquai le sang sur le sable.

— Merde ! Loco, c'est toi qui l'a collé dans cet état ?

Pour toute réponse, mon compagnon posa sa patte sur le malheureux et lui adressa quelques coups de langue fraternels. Je me penchai et inspectai de plus près la blessure du chat. C'était clair, un chasseur lui avait tiré dessus, et il avait dû se traîner le plus près possible du refuge. À en juger l'état de sa queue et de ses oreilles, c'était un haret, c'est-à-dire un chat domestique devenu sauvage. Prisca, désemparée, demeura à l'écart.

— Saletés de chasseurs, grommelai-je en calant la victime sur mes genoux. Saloperies de chasseurs qui se vengent de rentrer bredouilles en canardant froidement les chats sur leur passage. Enculés d'hommes barbares.

Dans les parkings des villes, les chats perdaient la vie par dizaines chaque jour après avoir absorbé le liquide de refroidissement qui dégoulinait des automobiles. Ce liquide les attirait irrésistiblement, et les tuait presque tout de suite. Hors des cités, les chasseurs leur tiraient tout simplement dessus.

Il agonisait. Inutile de chercher à le transporter jusqu'au refuge, il allait mourir d'une seconde à l'autre. J'étais bouleversé. Lorsque je me rendis compte que le haret s'était mis à ronronner sous mes caresses, je crus que j'allais fondre en larmes. Prisca dut l'entendre elle aussi, car elle s'approcha, se figurant probablement, pour sa part, que c'était bon signe. En réalité, ce ronronnement constituait l'ultime message, dans la forme la plus courante du chat à l'homme, et traduisait l'émotion la plus intense, à l'article de la mort. La fulgurante prière d'apaisement. La paix.

Mon brave Loco fixait le gros chat. À l'instant même où les ronronnements cessèrent, il m'adressa un regard déchirant, miaula son désarroi et s'éloigna aussitôt vers la mer, la queue agitée. Prisca n'avait pas compris, il me fallut l'affranchir du regard.

Nous l'avons enterré un peu plus loin, sous un pin, avant de regagner tristement le refuge. J'aurais préféré ne pas avoir à aussi initier Prisca au brutal spectacle du trépas, même s'il avait parfois la faculté d'exalter le goût de la vie. Sur le chemin du retour, elle masqua sa sensibilité, sans toutefois parvenir à me duper, en me demandant de lui expliquer cette histoire de ronronnements.

— Il était content de sa mort ou quoi ? s'écria-t-elle faussement désinvolte.

— Il cherchait à s'y soumettre.

— C'est quoi, le ronronnement des chats ? Comment ça marche ?

— Ça résulte de bouffées électromyographiques, dans leur larynx, qui provoquent la fermeture de la glotte et produisent ce son, récitai-je monocorde.

Il y avait comme ça des réponses à des questions très simples qui vous plongeaient dans une ignorance plus grande encore qu'auparavant, à moins d'avoir une parfaite idée de ce qu'était une bouffée électromyographique. Prisca se contenta de me demander si je pouvais lui noter tout ça sur un papier, pour son rapport de stage.

— Deux trois mots savants, ça en jette toujours, pas vrai ? s'exclama-t-elle à seule fin de chasser de son esprit ce tragique épisode.

Elle dormait encore. Toute nue sur son lit.

Adossé contre le mur du couloir, je la contemplais dormir toute nue, par sa porte laissée négligemment ouverte. Prisca, la jeune fille eurasienne, m'admettait ce matin-là au tableau de sa plastique. De l'adolescence comme vernissage de l'étourdissante plastique féminine. Pour m'en être atrocement tôt détourné, au profit de vagues et platoniques yeux doux de femelles félines, je reconnaissais alors la séduction des femmes, intégrais enfin certaines pulsions humaines, comme l'emprise que pouvaient avoir sur mes sens les charmes de Prisca.

Le teint oriental de la peau de ma jeune stagiaire, qui se détachait sur le drap blanc, ajoutait du merveilleux au tableau. Je respirais presque les senteurs d'un parc floral du cœur du royaume

de Siam, et n'étais pas loin de percevoir des mélodies tout en dièses émanant de mystérieux instruments à cordes.

Un de ses bras était replié sous ses fins cheveux noirs qui recouvraient l'oreiller. Son aisselle imberbe, la première, attira mon regard et l'accapara un bon moment. Sa bouche était entrouverte, et l'attitude que son sommeil l'avait amenée à adopter évoquait l'écolière attentive, appliquée. Elle semblait se fier de tout son cœur aux grandes recommandations des rêves. Ses jambes élégantes, discrètement écartées, m'offraient son fin duvet asiatique, une brève virgule qui prolongeait sa petite fente secrète. Allongée, Prisca n'avait pas de poitrine. Deux jeunes fruits délicats s'éloignaient l'un de l'autre.

J'étais ébloui, la splendeur d'une jeune fille nue, de Prisca nue, n'avait pour moi rien de banal. J'éprouvais, simultanément, une fascination et une appréhension identiques à celles qu'aurait suscitées une apparition extraterrestre.

Dans un spectacle américain, une fiction pour la télévision, l'homme se serait à tous les coups approché de la jeune fille, l'aurait embrassée, caressée, étreinte, dans une artistique et pudique photographie un peu floue. Mais moi, je ne bougeai pas de mon couloir. Ces délices ne m'appartenaient pas, ne m'appartenaient plus. J'avais le très profond sentiment de pouvoir contempler, admirer, mais non disposer au même titre que les mâles de mon

espèce. Il devait exister, de toute façon, un protocole approprié dont j'ignorais tout. Je gâchai donc la scène érotique et laissai Prisca dormir, nue sous mes yeux.

Je n'aurais pour rien au monde éveillé Prisca. Elle était en paix.

Quelques heures après la mort du gros chat noir, elle m'avait appris avec ses mots que depuis plusieurs mois, elle n'éprouvait plus ce sentiment d'apaisement, de protection, qui emplit l'être humain avant le sommeil. Non, elle doutait plutôt. Elle s'endormait tout le temps après s'être sentie gagnée par une profonde sensation d'insécurité liée au lendemain. Une grosse détresse. Un goût de mort, avait-elle dit. Elle flippait, disait-elle. Elle flippait tout le temps, le soir, avant de s'endormir.

Qui n'aurait pas souhaité du bonheur à Prisca s'il l'avait trouvée endormie comme ça ? Qui aurait encore songé lui nuire, lui causer le moindre tracas, lui coller ce sort de jeune fille en difficulté, précaire, sacrifiée ? J'étais persuadé que si tous ces salauds qui la torturaient sans même bouger de leurs bureaux s'étaient tenus là, derrière mon épaule, à contempler tout comme moi Prisca dans son sommeil, eh bien de nouvelles orientations décisives pour les générations à venir n'auraient plus traîné bien longtemps.

Deux jours avant la fin de son stage, Prisca reçut à La Dune aux Chats un coup de fil sans lequel les événements auraient probablement pris une tout autre tournure. Je ne sais pas, si par exemple nous étions partis nous promener sur la plage avec les chats, juste à ce moment, elle n'aurait pas répondu à ce coup de fil, on ne l'aurait peut-être pas renouvelé, et tout le monde s'en serait mieux porté.

— C'était Bug ! Un copain. Il va passer me rendre une petite visite cet après-midi, m'annonça-t-elle joyeusement. Sympa, non ?

Je ne répondis rien. J'ignorais au plus haut point si c'était sympa ou non, n'ayant pas l'avantage d'en encore connaître ce Bug. Pour tout dire, je redoutais les visites d'inconnus au refuge hors du cadre des portes ouvertes du samedi, qui m'étaient suffisamment pénibles comme cela. Je songai un moment filer de mon côté avant

l'arrivée du camarade de Prisca, mais ne devais-je pas défendre le refuge.

Le dénommé Bug était une sorte de jeune gang-rappeur des villes. Il était vêtu d'un jogging noir et coiffé d'un bonnet de laine, avec un pompon ridicule qui se balançait au-dessus de son visage boursoufflé de boxeur rudoyé. Rien à voir avec le charme oriental de Prisca, qui s'était déjà précipitée dans la cour pour l'accueillir. Elle le dirigea dans la cuisine, nous présenta l'un à l'autre et, distrait, je lui serrai la main. Il me dévisagea longtemps comme s'il était convaincu d'avoir affaire à un demeuré, et c'était précisément ce que sa propre allure pouvait m'évoquer. À cause du pompon. De toute façon, il s'installèrent chacun devant un café et partagèrent les nouvelles de leur planète en ignorant ma présence. C'était extraordinaire, de mon point de vue : je me trouvais dans la même pièce qu'eux, et je ne pouvais percevoir une seule phrase entière de leur discussion.

Manifestement, ils ne souhaitaient pas plus ma présence dans la cuisine que j'avais souhaité cette visite. Alors je sortis, appelai Loco et Manga qui sommeillaient sous un pin, et nous nous dirigeâmes tous les trois sur la dune pour bavarder entre nous, de notre côté, tout comme Prisca et Bug du leur.

« Sans blagues, elle lui trouve quoi à cette espèce de schtroumpf amphétaminé jusqu'aux oreilles, là ? Avec son pompon ridicule, là ? »

Loco m'adressait des regards perplexes. Au cours de la dernière décennie, il ne m'avait pas fréquemment entendu employer la vocalise de la rivalité, et ne comprenait pas.

C'était entrées maritimes. La couleur de la houle se mêlait au gris du ciel brumeux. L'horizon avait disparu de cette toile, il n'y avait rien après la dune que des nuages dans le vide, et quatre goélands qui d'en haut narguaient Manga et Loco, tous les deux très contrariés. Mon chartreux proféra bien quelques menaces en l'air, dressé sur ses pattes de derrière, mais dut reconnaître son infériorité momentanée. Manga n'appréciait pas toute cette humidité et nous entraîna dans une longue balade sous la pinède.

À notre retour, j'hésitai à pénétrer dans la maison, traînai un peu sur le perron et perçus par la fenêtre des bribes de la conversation qu'avait ma jeune stagiaire avec son copain Bug, le schtroumpf. Ils avaient haussé le ton, s'étaient lâchés en mon absence. Prisca racontait comment elle avait trouvé le moyen de se procurer un peu d'argent, dernièrement, en parvenant à revendre à un grand disquaire montpelliérain le coffret de trois CD qu'elle venait juste de lui chiper, prétextant une erreur d'achat.

— Ouais, c'est bien ! Tu vois quand tu veux ! riait Bug.

— Non c'est vrai à la fin ! Qui vole qui, au juste ?

Il enchaîna en relatant sa première combine. Dès dix ans, accompagnant ses parents dans la grande surface hebdomadaire, il

avait noté que les bouteilles vides retournées à la consigne étaient stockées dans le parking souterrain. Il y retournait tous les mercredis, s'emparait dans les sous-sols d'une brassée de bouteilles et montait tranquillement se les faire rembourser au-dessus. Les francs miraculeux du mercredi après-midi.

— Ces temps-ci, je trafique les billets de concerts. Tiens, par exemple, Madonna. Deux ou trois dates en France, locations ouvertes des mois à l'avance. J'achète une bonne liasse de billets, les garde bien au chaud et les revends une fois que tout est complet, au marché noir, quatre à six fois plus cher bien sûr. C'est un petit investissement, mais c'est peinard comme rapport. Bon tu me diras, je me fais de la thune sur son dos... Ouais mais je te répondrai que sans déconner, Madonna elle se fait une fortune sur le nôtre depuis des années !

Il se justifiait bien vite, pour un petit caïd. De toute évidence le rapport à la musique. Bug était un de ces jeunes hommes en mutation, dressés à barboter au passage les petites étincelles de l'ultralibéralisme, initiés par la force des choses à en grappiller la moindre miette, sur la base de la resquille, inévitablement.

Cela le rendait-il plus sympathique à mes yeux ? Assez, en tout cas, pour que je me décide enfin à franchir le hall et les rejoindre dans la cuisine.

— Il paraît qu'en concert elle chante en play-back, Madonna, lançai-je en m'asseyant avec eux.

Bug me considéra avec sévérité. De quoi il se mêlait, le type de La Dune aux Chats ? Il s'alluma une cigarette, sans me quitter du regard sous son bonnet et son pompon, puis aboya en crachant la fumée dans ma direction :

— Je m'en branle, j'y mets jamais les pieds, à ses concerts. Je me contente de revendre au *black* ses putains de billets à l'entrée, c'est tout. Je suis pas prêt de me faire niquer par cette chaudasse, moi !

— Écoute, gamin, si tu savais ce que...

— Attends ! interrompit-il aussitôt en tendant son bras dans ma direction. Attends, on va tout de suite mettre une chose au point, là : tu ne m'appelles pas « gamin », d'accord ?

Ça me tua.

— Bon. Écoute, petit con...

— Non mais tu me cherches, là ?

— Moi ? Mais je n'ai pas bougé de mon refuge, moi.

Prisca s'interposa, craignant visiblement que les choses tournent plus mal encore :

— Allez ! Allez ! Ça suffit, vous deux ! s'écria-t-elle en se levant. Bug ! Tu énerves tout le monde, là. Viens donc voir la mer, la dune, tout ça, allez hop ! Suis-moi !

Elle parvint à l'entraîner hors de ma vue. Pas chien, je préparai le repas pour trois pendant leur promenade. Soupe de petits pois, du jambon et des nouilles, arrosés de l'ultime bouteille de muscat, vestige de mon vrai-faux chèque volé.

— T'as pas de la bière, à la place ? grogna tout de même Bug lorsqu'il s'installa.

— Eh ! Oh ! réprimanda Prisca. Tu veux pas une serviette propre, non plus ? Et des olives dénoyautées ? Hein ?

J'adressai un regard reconnaissant à ma petite stagiaire et nous commençâmes notre dîner, sous la surveillance de Loco, assis derrière la vitre de la fenêtre. À mesure qu'il se restaurait, Bug se montra plus abordable, et me traça les grandes lignes de son univers. Il se définissait comme un taulard intermittent, et affirmait qu'il se faisait toujours coffrer pour ses activités d'agitateur anarchiste, jamais pour ses escroqueries.

— Tu vois, je m'efforce d'empêcher les choses de tourner rond ! D'où mon nom : *Bug*. Erreur de programmation informatique. Vermine, en français.

J'appris au cours de la conversation qu'il faisait partie du commando responsable du plastiquage du Pôle Emploi à Montpellier.

— Tu comprends, on ne peut pas d'un côté licencier à tour de bras, et de l'autre reprocher aux gens leur pauvreté. La sélection

naturelle de l'homme par les non-études, puis si ça ne suffit pas par le non-travail. Moi, ce qui m'étonne, c'est qu'il n'y ait pas plus de gens qui se révoltent et qui passent à l'action. Ce qui me rend dingue, tu vois, c'est que La Paillade, le Petit-Bard, et toutes ces zones qui ceinturent Montpellier, n'aient pas encore trouvé le moyen de converger sur la place de la Comédie, la rage au ventre !

C'était bien fichu, ça ressemblait assez au contenu d'un tract mobilisateur. Prisca, silencieuse et attentive, avalait sa soupe en lui adressant des regards admiratifs.

— Oui, dis-je avec prudence, mais accorde aux hommes le désir, sinon la faculté, de trouver des réponses individuelles aux questions d'avenir.

Bug ne s'était pas préparé à la contradiction, un drôle de petit rictus souleva sa lèvre supérieur, un peu comme Elvis Presley, mais le pompon ridicule en prime.

— Questions d'avenir ? marmonna-t-il. Non mais je rêve ou quoi ? Quel avenir ?

Je lui suggérai de se montrer plus constructif, moins *destroy*, comme j'avais entendu dire Prisca pour un oui, pour un non, mais vous sentiez bien qu'il s'était assis depuis belle lurette sur ces notions-là.

— Pour toi l'avenir c'est les chats ? questionna-t-il en transportant violemment ses yeux autour de lui afin d'illustrer sans

équivoque ce que lui inspirait mon cosmos. L'avenir, c'est se planquer sous les pins et regarder la mer ? Hein ?

— L'avenir, pour moi, c'est la paix, répondis-je impassible. Regarde un peu cette pinède, les chats, la mer, le sable, sur fond de Mozart. C'est paisible, non ? Ce n'est pas La Paix, mais c'est paisible.

Il pouffa. Il se gaussa.

— Pour moi, l'avenir, c'est la révolution ! reprit-il théâtral. Intolérable que les hauts fonctionnaires et les chefs d'entreprise aient droit de vie ou de mort sur tant d'hommes, comme s'il s'agissait d'insectes énervants. Après tout, si la vie de quelques êtres humains vaut si peu, pourquoi ne pas prendre la leur ?

Je pris le parti de ne pas nourrir cette conversation, mais Bug était lancé. Nous donnions le coup de grâce à un pauvre camembert lorsqu'il aborda exalté le terrorisme, le gaz sarin dans les endroits publics, et l'arme virale.

— Pourquoi crois-tu qu'on s'est bougé, pour le sida ? Tout simplement parce que chaque malade était une vraie bombe humaine. Mais si tu crois que les petits défilés de trois cents chômeurs pathétiques vont faire trembler les décideurs ! Tu sais, le meilleur moyen de faire baisser le nombre de chômeurs, c'est encore d'attendre qu'ils crèvent. Deux ou trois morts de faim par ci, une bonne douzaine de suicidés par là...

Une fois notre repas achevé, Prisca débarrassa la table et entama une vaisselle. Comme je ne lui avais rien opposé, ni rien accordé depuis un bon quart d'heure, Bug avait fini par laisser tomber. C'était nettement plus difficile de souhaiter défendre cet énergumène que l'adorable Prisca, même si je parvenais à trouver sa provocation et sa haine légitimes. Si encore il n'avait pas porté ce bonnet de laine avec son pompon ridicule.

Alors je quittai la cuisine et montai dans ma chambre écouter un concerto de Mozart avant que l'idée ne leur vienne de jouer à donf le disque de Keny Arkana sur ma chaîne hifi.

La sonnerie du téléphone déchira la nuit paisible qu'était en train de traverser La Dune aux Chats. J'avais sombré dans le sommeil tout habillé, les petits voyants rouges de la chaîne hifi brillaient encore dans l'obscurité de ma chambre et l'horloge numérique indiquait 01:12. Je descendis lentement répondre, tendant au passage une oreille en direction de la chambre qu'occupait Prisca. Oui, dans ma tête, Bug et ma jeune stagiaire s'envoyaient en l'air. Mais je n'entendis rien du tout. En bas, je notai une petite odeur de cannabis dont les murs s'étaient imprégnés.

— Hmmmallo, râlai-je de mauvaise humeur.

— Bonsoir monsieur. Vous êtes monsieur... ? fit un homme fabuleusement plus réveillé que moi.

— Je ne suis pas *monsieur*, non, désolé c'est une erreur.

— Non attendez c'est la police à l'appareil. On a retrouvé votre véhicule dans Montpellier, là...

— Pardonnez-moi, il doit s'agir d'une erreur.

— Vous êtes bien le propriétaire de la DS noire immatriculée 961 LB 33 ?

C'était bien ma vieille DS. Je laissai sagement le policier m'expliquer toute son histoire en me contentant de fixer le plafond, en direction de la chambre de Prisca.

— Eh bien figurez-vous que nous venons de tomber sur un couple de jeunes gens qui s'amusaient à griller les feux de l'avenue de Nîmes, croisement après croisement, à bord d'une voiture volée...

Dans le rôle de la voiture volée, ma DS noire. Dans le rôle du couple de jeunes gens pressés, Prisca et Bug.

— ... Bon. Alors on les garde à vue, bien sûr, mais la jeune fille nous raconte qu'elle travaille chez vous, que ce n'est pas un vol de véhicule, que vous étiez au courant tout ça quoi. Alors on vérifie.

— C'est tout ce qu'il y a de plus exact, prononçai-je sans laisser le moindre blanc.

— Ah ?... Ah bon, bredouilla le flic au bout du fil. Dans ce cas, nous vous attendons pour signer la déposition, et récupérer le véhicule, ainsi que vos petits amis, là.

C'était clair, *mes petits amis* sortaient à l'unique condition que je me rende à l'hôtel de police de Montpellier. Une trentaine de

kilomètres, sans moyen de locomotion, au cœur de la nuit. Parti d'une mauvaise humeur, j'atteignais la furie. Tandis que je les croyais au lit tous les deux, ils étaient en train de me barboter ma bonne vieille DS noire. Allais-je préférer ça ?

Je raccrochai, réfléchis, puis composai le numéro de téléphone du vétérinaire, la seule personne suffisamment proche — socialement presque autant que géographiquement — pour peut-être consentir à me conduire en ville à cette heure. Il mit du temps à décrocher, en mit davantage à accepter, mais je parvins à le tirer du lit en lui faisant remarquer que toute façon, il était à présent réveillé. Il déboula dans la cour après un petit quart d'heure, m'ouvrit la portière et redémarra presque aussitôt sans mot dire. Je n'avais jamais ainsi sollicité personne, et cela me rendait terriblement mal à l'aise, d'autant que le vétérinaire demeurait silencieux à son volant, comme encore à considérer les éléments de son rêve que j'avais interrompu. Avait-il l'intention de tout reconstruire dans sa tête une fois recouché, tout reprendre, désactiver la touche « pause » ?

Soudain, au bout d'une dizaine de minutes, j'entendis tout de même le son de sa voix :

— Perséphone n'a toujours pas réintégré le refuge ?

Pris de cours, accoutumé alors à son mutisme, je murmurai un petit « non » peu inspiré sans quitter des yeux la lumière des phares qui dansait sur la route.

— Bon, je ne t'attends pas devant le commissariat, hein, je te dépose et repars illico. Demain, c'est pas dimanche.

Je n'osai rien répondre, souhaitai simplement que Prisca et Bug n'eussent pas endommagé la DS.

— On attend calmement qu'on vienne le chercher, marmonna le fonctionnaire de permanence à l'accueil de l'hôtel de police, on s'assoit là en face et j'appelle le lieutenant.

« On » n'avait jamais autant visité la police (deux fois) que depuis l'arrivée de Prisca à La Dune aux Chats et « on » n'était à vrai dire plus très calme.

Le lieutenant apparut, me salua et me dirigea dans son bureau avec lenteur, enfin dans la direction de celui-ci car selon moi, nous dûmes traverser la totalité du bâtiment en diagonale sans parler des étages, moi derrière et lui devant. À notre passage, je jetais des regards anxieux dans toutes les salles dont la porte était entrouverte avec l'appréhension de tomber sur mes deux oiseaux en train de se faire tabasser, mais l'établissement semblait plongé dans la paix la plus absolue. Nos quatre pas résonnaient contre les murs, en rythme, sans accompagnement sonore, il ne se passait que ça. Le passage à tabac de Prisca et Bug devait avoir déjà eu lieu, on devait les soigner à présent. J'étais moi-même dans mes très petits souliers, déambulant à la suite d'un policier, dans le commissariat central de Montpellier, sur les coups de deux heures du matin.

Nous atteignîmes enfin son bureau, il m'invita à prendre un siège et, une fois assis, je reconnus près de la fenêtre le policier qui avait recueilli ma déclaration de vol de mon chéquier. Il me salua d'un bref plissement des yeux, inexpressif, et laissa son collègue mener l'opération. Selon moi, sa présence signifiait que les choses étaient en passe de se compliquer grièvement.

— Vous déclarez donc que vous avez, de votre plein gré, prêté votre véhicule à ces deux jeunes gens, là. C'est bien ça ?

Il chercha leurs noms sur les documents qui traînaient sur son bureau et me les récita.

— C'est bien cela. Comment vont-ils ? demandai-je avec courtoisie.

— Ils dessoûlent en bas, au frais, sourit-il. Mais à votre place, je ne me soucierais pas de leur santé plus que ça. Figurez-vous que vos soi-disant amis ne sont autres que les voleurs de votre chéquier et de vos papiers ! Vous le croyez, ça ? Hmmm ?

À cette minute, Prisca et Bug étaient supposés m'avoir emprunté la voiture, mais aussi suspectés du vol de mon chéquier que j'avais négligemment abandonné dans la boîte à gants, accompagné de mon ex-carte d'identité. Les deux policiers semblaient n'avoir rien à me reprocher, si ce n'était la naïveté avec laquelle je choisissais mes amis.

— Non mais attendez, fis-je. Vous avez trouvé mon chéquier sur l'un d'eux ?

— Dans la boîte à gants, avec vos papiers ! Et qui les y aurait déposés sinon eux ? Vous, peut-être ? rigola le flic. Puisqu'on vous les a volés, rha ah ah !!!

Mon regard se tourna vers l'autre flic. Lui ne riait ni ne souriait. Il demeurait mutique.

Je goûtais parfaitement l'ambiguïté de la situation. Les deux jeunes s'étaient contentés d'emprunter ma DS, et j'étais pour ma part l'unique coupable de cette histoire de vol de chéquier. Les policiers paraissaient néanmoins disposés à leur coller ma combine sur le dos, Bug ne leur étant de toute façon pas inconnu. Je n'avais qu'un mot à dire, ou plutôt à ne pas dire, pour qu'on me permette de repartir tranquille sur La Dune aux Chats à bord de ma bonne vieille voiture m'occuper de mes petits pensionnaires sans faire de vagues. De la réponse que je m'apprêtais à formuler dépendait le récipiendaire des pépins à venir avec la justice des hommes : le jeune gang-rappeur Bug, ou moi.

— Oui, parfaitement, c'est moi qui ai déposé ce chéquier et ces papiers dans la boîte à gants, reconnus-je.

Il se regardèrent tous les deux une bonne dizaine de secondes, puis le policier assis reposa les yeux sur moi en fronçant les sourcils.

— J'ai peur de ne pas bien comprendre... Puisqu'on vous les a volés... Vous les avez retrouvés ? C'est ça ?

Manifestement, il me tendait une ultime perche. Cela devenait embarrassant.

— Pas du tout, répondis-je en toute simplicité. On ne m'avait rien volé. J'ai fraudé, voilà. Faites votre devoir.

Le responsable du bureau des chèques volés s'approcha et marmonna en soupirant que dans ce cas, il fallait tout reprendre depuis le début. Combien de chèques avais-je établis après la fausse déclaration, à qui... Je répondis sincèrement.

— Très bien, fit l'un des deux fonctionnaires après avoir compulsé un autre dossier, ils n'ont pas encore porté plainte, mais ce doit être en cours. On va enregistrer vos aveux, il y aura toujours ça en votre faveur, quand vous comparâtes.

Décidément, ils m'aimaient. Leurs regards traduisaient un étrange désenchantement. Ils paraissaient si accablés. Navrés de n'avoir pas coffré Bug une fois de plus et protégé les biens de l'honnête citoyen que je n'étais pas. Je signai ma déposition, récupérai les clés de mon véhicule, puis ils durent bien libérer Prisca et son camarade. Nous nous retrouvâmes dans le hall d'accueil. Ma petite stagiaire avait une mine de petit chat épouvanté et me scrutait, craintive. Bug, lui, semblait quitter sa cellule aussi léger que s'il sortait d'une séance de cinéma, toujours son bonnet de crétin sur

les oreilles, avec son pompon. Arrivé à ma hauteur, il m'adressa un regard narquois.

— Alors comme ça on trafique son chéquier ? Sacré toi !
Sinon pas mal, ta caisse, pas mal !

Prisca lui intima d'aller se faire foutre et me guida jusqu'à ma DS intacte. Nous plantâmes donc là le schtroumpf anarchiste et regagnâmes La Dune aux Chats. Il était trois heures passées, j'étais à bout de nerfs.

— Faut nous excuser, commença la jeune fille dans la voiture. Je reconnais qu'on a un peu disjoncté, ce soir, Bug et moi. Tu m'excuses, hein ? Tu m'en veux pas ?

Que répondre ? En quelques minutes, j'étais passé du statut de tranquille responsable d'un refuge pour chats à celui de petit escroc, au nez duquel pendait une convocation devant le Procureur de la République. De quoi me déstabiliser sévèrement. De quoi préférer conserver le silence, sous peine de dire davantage que je ne pensais à Prisca. Après tout, elle n'était pas responsable de mon forfait, m'y avait tout au plus encouragé, et il fallait ne m'en prendre qu'à moi-même dans cette affaire. Je bouillais de colère et m'appliquai à ne rien dire jusqu'à ce que j'eus recouvré mon sang-froid.

— Dis... Tu m'excuses ? répéta-t-elle.

Je ne desserrai pas les dents. J'avais bien trop de mal à empêcher mes idées de déraiper pour aussi me mettre à diriger le

verbe. Tout ce que je voulais, à cet instant précis, c'était regagner La Dune aux Chats, rejoindre les miens et me reconstituer auprès d'eux. Il faut ajouter que j'aurais mieux aimé rentrer seul.

— Mais dis quelque chose merde à la fin ! gémit la pauvre Prisca d'une voix chevrotante.

Je lui adressai un bref coup d'œil déconcerté et me contentai de soupirer. Alors elle finit par coller son nez contre la vitre en murmurant des phrases tristes et imperceptibles.

Pour couronner le tout, je trouvai le moyen de fourrer la DS dans un fossé, une centaine de mètres avant d'atteindre le refuge, sur le chemin bosselé et plongé dans l'obscurité. Prisca se cogna au pare-brise, se mit à brailler comme une brebis qu'on égorgeait, s'éjecta de la voiture et gagna le refuge sans m'attendre. Elle piquait une crise. Je l'entendis hoqueter nerveusement avant qu'elle n'eût disparu dans la nuit.

— Manquerait plus que ça tourne au sang, marmonnai-je.

Je descendis, constatai que les deux roues gauches étaient embourbées, et terminai moi aussi la route à pied, une oreille sur la Méditerranée et le vent déchaînés.

L'aube. Assis au sommet de ma dune, le soleil matinal face à moi.

Je fixais une paire de paquebots qui descendaient vers l'Afrique, minuscules sur la ligne d'horizon, l'un derrière l'autre. Prisca dormait encore, moi je n'avais pas même gagné mon lit, m'étais pathologiquement goinfré d'arachides en faisant les cent pas dans la cuisine du refuge, Brodard et Taupin dans mes jambes, perplexes.

C'était le jour de son départ, et l'on pouvait considérer que les choses s'étaient curieusement gâtées, sur la fin de son stage à La Dune aux Chats. Si encore ce Bug n'était pas venu tout gâcher. Tout gâcher entre Prisca et moi.

Après tout, si ma bonne vieille DS noire avait trouvé le moyen de procurer quelques minutes de distraction à deux pauvres jeunes

gens désœuvrés, je ne pouvais que m'en réjouir, étant convaincu de ne savoir faire beaucoup mieux pour eux.

Loco me rejoignit au bout d'une petite heure, il revenait de la paillette. Une fois la dune escaladée, il me bougonna un bref salut, tourna deux ou trois fois sur lui-même avant de prendre position, assis contre moi, le regard fixé sur la mer, tout comme moi. Et puis il émit un long soupir. Lorsque mon bon Loco, mon bon gros chartreux ténébreux de douze ans se mettait ainsi à soupirer profondément, aucun doute ne subsistait : mon chat gambergeait au moins autant que moi.

Je comptai mes vagues, vérifiai encore.

— Six petites vagues et une grande. Comme toujours, six petites vagues et une grande à la suite. Tout le temps. Pas vrai Loco ?

Mon compagnon, imperturbable, scrutait la mer les yeux plissés.

— Mouin, me répondit-il.

Les drames qui nous accablaient quelquefois n'empêchaient nullement l'horloge Nature de préserver sa précision suisse. Il y aurait toujours six petites vagues et une grande, devant ma dune. Il y aurait toujours la Lune, le Soleil, les nanosecondes et les millénaires.

La constance de la Nature, son apparente indifférence à nos crises, n'étaient-elles pas plus apaisantes que contrariantes ? Sa fidélité ne rassurait-elle pas ?

— Non... Pas trop, aurait à coup sûr répliqué Prisca.

Trop près et trop loin du trésor sont deux endroits d'où vous ne le détectez pas.

Ainsi, j'avais eu des nouvelles des hommes. Ainsi, elles n'avaient toujours rien de fameux, rien d'attrayant, ni de convainquant. J'aurais tant aimé confier quelques tuyaux, livrer davantage d'indices à Prisca, répondre à ses attentes. Je songeai à ces paroles plus ou moins religieuses qui circulaient chez les hommes : « *Si tu ne sais pas, demande, et si tu sais, partage.* » La honte qui m'animait de ne pas en savoir suffisamment n'était rien en comparaison de celle qui devrait s'abattre sur ceux qui savaient et ne partageaient pas. Prisca, Stanislas, Bug, n'avaient d'évidence pas cessé de demander, des années durant.

Puis tournèrent explosifs. Cassèrent l'ambiance.

Soudain, les oreilles de Loco s'orientèrent en direction des terres et il se mit à émettre sa petite plainte de contrariété.

— J'étais certaine de te trouver là, entendis-je chanter Prisca.

Je me retournai. Elle tenait son sac Chevignon à la main, prête à rejoindre Montpellier. Elle s'approcha de nous et posa son

sac sur le sable, mais le regard menaçant que Loco lui adressa la découragea de s'installer.

— Bon ! Eh bien voilà, je rentre. Je voulais... Enfin j'espère que...

Elle n'eut pas le temps de choisir ses mots, Loco miaula férocement et bondit sur elle comme un vrai fauve. Elle tomba à la renverse en hurlant d'effroi.

— Loco ! m'écriai-je, arrête tout de suite ! LOCO !!!

Je me précipitai sur eux afin de les séparer, mais il avait déjà planté ses griffes dans la joue et le bras de la jeune fille.

— Ne bouge surtout pas, Prisca ! Il t'écorcherait.

Elle était en larmes, et tentait de rester immobile sous les griffes du chat qui lui crachait ses reproches. Il la tint en respect une quinzaine de secondes, puis la laissa enfin se dégager. Une petite goutte de sang dégringolait le long de sa joue. Elle se releva en sanglotant, attrapa son sac et s'enfuit à toutes jambes vers la pinède.

— Non mais qu'est-ce qui te prend, Loco ? reprochai-je brutalement. Tu n'es pas bien ou quoi ? Tu ne voyais pas qu'elle partait ? Tu ne le voyais pas, qu'elle partait, peut-être ? Hein ?

Il me regarda en coin, les oreilles aplaties, hésita à reprendre sa place à côté de moi, puis me miaula un demi-regret du bout de la langue avant de se rasseoir.

Alors je l'aperçus. Une centaine de mètres plus à l'est, longeant la mer sur le sable mouillé où ses quatre petites pattes s'enfonçaient et laissaient leur empreinte, j'aperçus Perséphone, ma chère chatte Perséphone qui s'en revenait tranquillement après une vingtaine de jours de disparition. Loco la suivait lui aussi des yeux, sans surprise apparente, renseigné depuis plus longtemps que moi, comme toujours. Une poignée de minutes plus tard, elle se hissa au sommet de notre dune, m'adressa un long clignement des yeux, me miaula quelque chose de très doux, très tendre, et se joignit à nous pour contempler la Mer Méditerranée.

Reconnaître les siens. Choisir sa famille.

Nous n'éprouvions pas le besoin de nous répéter toutes les trente secondes que nous nous aimions bien, ni celui de nous faire les yeux doux pendant des heures, les chats et moi. Nous nous installions sur la dune, paisiblement, et scrutions ensemble la mer, les yeux plissés, tandis que le vent traçait des petits sillons qui dansaient dans leur pelage.

Retrouvez ses derniers romans noirs sur www.thierrytuborg.fr



On retrouve sur une scène de crime l'exact modus operandi de trois autres assassinats pour lesquels un psychopathe a déjà été jugé. La signature de ces précédents crimes n'avait jamais été révélée. Sauf que le meurtrier vient de dicter ses Mémoires depuis sa prison pour un livre sur le point de paraître. Livre qui va beaucoup intéresser les enquêteurs.

Le biographe du tueur aurait-il imité le sujet de son livre ?

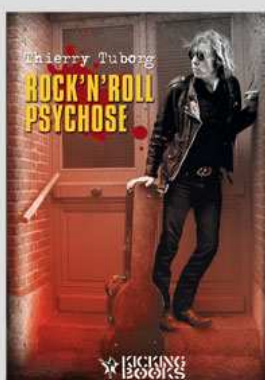
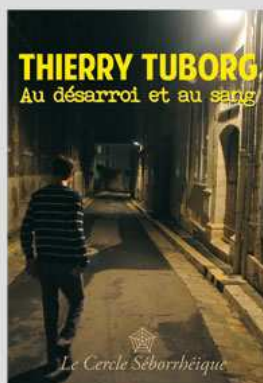
Lucas D'Amour-Léger, 240 pages
Les Editions Relatives, 2014

Ce sont de lourds secrets qui entourent la mort du chanteur Quentin Bosco, assassiné peu avant le tout premier concert de sa tournée mondiale.

Au moment du drame, Thomas Bielefeld, un écrivain sans envergure, préparait un livre consacré à l'artiste. Son enquête lui révélera ces lourds secrets, qu'il lui sera difficile de rendre public.

Dans *Au désarroi et au sang*, Thierry Tuborg mêle plus que jamais la fiction à la réalité et à l'autobiographie.

Au désarroi et au sang, 210 pages
éditions Le Cercle Séborrhéique, 2012



Le producteur de rock Vincent Volt est retrouvé assassiné alors qu'Allison, la chanteuse phare de son catalogue, disparaît subitement. Rémi Bacalan, un écrivain proche des deux personnalités, se lance à la recherche de la chanteuse.

Dans ce roman, au-delà de l'enquête que mène le narrateur, Thierry Tuborg plonge le lecteur dans une véritable immersion psychotique au plus profond du monde du rock français de ce début de troisième millénaire.

Rock'n'roll Psychose, 180 pages
éditions Kicking Books, 2010